Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

51 | 2016
Varia

Autographes et documents

Irène Passeron et François Prin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/5468>

DOI : 10.4000/rde.5468

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 25 novembre 2016

Pagination : 251-285

ISBN : 978-2-9543871-1-6

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Irène Passeron et François Prin, « Autographes et documents », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 51 | 2016, mis en ligne le 25 novembre 2016, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/5468> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.5468>

Propriété intellectuelle

AUTOGRAPHES ET DOCUMENTS

Notre rubrique, compte tenu des ambitions et de l'influence de l'*Encyclopédie*, des réactions qu'elle a suscitées et de l'importance du réseau de connaissances de ses auteurs, n'accueille pas uniquement des documents émanant des seuls encyclopédistes ou les concernant exclusivement.

Afin de faciliter la consultation de cet ensemble nécessairement hétérogène, nous avons retenu un classement alphabétique. Chaque élément est suivi d'une référence renvoyant à une liste détaillée de catalogues qui se trouve à la fin du répertoire et d'un numéro renvoyant au catalogue cité. Les éventuelles interventions de la rédaction, qui ne peut garantir l'exactitude de toutes les copies de documents, sont entre crochets. Nous indiquons les remarques complémentaires des chercheurs sollicités et nous remercions chaleureusement tous ceux qui nous signalent des autographes passant en vente. Rappelons les abréviations usuelles des catalogues : L. pour *lettre*, A. pour *autographe*, M. pour *manuscrit*, S. pour *signé(e)*, P. pour *pièce*.

Irène PASSERON et François PRIN.

BAILLY Jean Sylvain (1736-1793), mathématicien et astronome, membre des académies des sciences, des inscriptions, de l'Académie française. Député de Paris, président du Tiers-États en 1789, puis de l'Assemblée constituante.

– L.A.S. « *Bailly* » à « *Mon cher et illustre ami* » [Paolo Frisi, professeur impérial de mathématiques à Milan]. Paris, 27 novembre 1784. 1 p. 1/2 in-4 sur vergé filigrané (papeteries Blauw). Souscription. Bailly soutient ardemment la candidature du mathématicien Paolo Frisi à l'Académie royale des sciences de Paris, mais au moment de rédiger sa lettre, il ignore que Paolo Frisi vient de décéder : « *J'ai été affligé, en recevant votre lettre, d'apprendre que vous avez été si longtemps malade. Une vie comme la vôtre consacrée au travail devrait bien être exempte de ces souffrances ; mais la célébrité qui nous élève, qui souvent nous expose à des maux nouveaux ne nous sauve point de ceux qui affligent l'espece humaine. Les bonnes nouvelles que vous me donnez me donnent cependant l'esperance que ma lettre vous trouvera rétabli. Je le souhaite de tout mon cœur, car je vous aime autant que je vous estime. Je suis bien aise que vous ayez été content des rapports et que vous les ayez fait traduire en italien. Vous me feriez grand plaisir de m'en envoyer quelques exemplaires sous le couvert de Mr le*

Comte de Vergennes [Secrétaire d'État aux Affaires étrangères]. *Ce seroit un grand cadeau à faire à Mess. les Commissaires, surtout s'il vous étoit possible d'en envoyer neuf, un pour chacun. Je présenterai avec grand plaisir votre éloge de M. d'Alembert à l'Académie française* [Jean Le Rond D'Alembert, ami de Frisi, était mort l'année précédente. Il avait longtemps freiné l'élection à l'Académie française de Bailly, soutenu par Buffon, lui-même soutenant Condorcet. Les deux clans s'étant déjà opposés à l'Académie des sciences, dix ans plus tôt, sur le poste de secrétaire perpétuel. Bailly n'entre à l'Académie française que quelques mois après la mort de D'Alembert, fin 1783]. *En étant pensionnaire surnuméraire à l'Académie* [des sciences, dont Bailly est membre depuis 1763 et dont il ne deviendra officiellement pensionnaire surnuméraire que le 12 décembre 1784]. *je n'aurai point encore de pension, j'aurai seulement le droit de vous donner ma voix ; c'est le plus digne usage que j'en puisse faire. Je me concerterai avec M. le Duc de la Rochefoucauld* [La Rochefoucauld, duc d'Enville, président de l'Académie des sciences] *et j'espère que, soit cette fois-ci, soit une autre, nous réussirons. Un de mes amis traduit les Lettres Américaines ; si nous croyons que cela puisse réussir à Paris nous pourrions les faire imprimer. Je n'ai point compris ce que vous dites que vous avez réduit à la solution d'un triangle sphérique tout ce que M. de la Grange* [le mathématicien Joseph Louis Lagrange] *a dit dans les mémoires de l'Académie. Vous ne vous êtes pas assez expliqué à cet égard* ». (Librairie de l'Abbaye-Pinault, décembre 2015, cat. 358, lot n° 2)

BOUHIER Jean (1673-1746), premier Président au Parlement de Bourgogne, écrivain, historien et érudit.

– 5 LA.S., Dijon 1734-1737, au chevalier de Saint-Point [Joseph Gabriel de Rochefort D'Ally], « Capitaine au Régiment d'Ancezone Cavalerie » ; 9 pages in-4, adresses avec cachets de cire rouge aux armes. – 17 novembre 1734. Bouhier parle d'abord de la promotion de son frère qui sert dans l'armée, « *dans une guerre qui n'a pas l'air d'estre de longue durée* », puis il en vient aux « *cheres Médailles* » qui occupent Saint-Point dans sa retraite « *je voudrois que vous y eussiez les meilleurs livres, qui en ont traité. Sans quoi ces antiques Monumens ne scauroient faire grand plaisir* ». Le cachet figurant une Pallas ne semble pas de facture antique ni « *estre d'un bon goût* »... Puis il évoque des trouvailles archéologiques une pièce de marbre « *On n'avoit guere coutume de représenter un taureau sur les termes* », une inscription antique relevée par Saint-Point sur l'escalier d'un paysan ; et il annonce la découverte d'un monument antique à Dijon « *dans le même endroit, où a été trouvé autrefois celui de Chyndonax* », ainsi qu'une « *colonne milliaire du tems de Trajan* » qui prouve « *que notre ville est beaucoup plus ancienne qu'on ne le croyoit autrefois* »... – 10 janvier 1736. Il se réjouit que le prince de Conti ait permis à Saint-Point d'assister aux États, puis commente longuement une médaille « *certainement du Roi Philippe pere d'Alexandre le Grand* », citant Goltzius et Plutarque... 19 novembre. Il remercie Saint-Point des nouvelles qu'il donne « *Paris en est le grand théâtre, au lieu que nos Provinces présentent presque toujours les mêmes spectacles. Si le Mondain de Voltaire passe entre vos mains, vous me feriez plaisir de m'en faire part. J'ai vu de lui un Portrait Satirique de Rousseau qui est si pétri de fiel, qu'il révolte le lecteur* »... Il parle d'un achat possible de médailles, mais il faut craindre les friponneries des brocanteurs... – 13 décembre. Il a reçu Le Mondain, pièce « *assez médiocre* » de Voltaire parfois intitulée Le Voluptueux « *à la peinture qu'on y fait de nostre premier pere, on n'est pas surpris qu'elle lui ait préféré le Serpent. Il me paroît que l'auteur*

pourroit faire un meilleur usage de son loisir, & de sa plume ». Il envoie en échange un livre « *de ma façon* » imprimé en Hollande, puis parle du prochain mariage de sa fille... – 14 janvier 1737. Il est content que Saint-Point ait apprécié son envoi « *j'aime la poésie & elle a toujours servi d'intermède à nos études plus serieuses* » ; il le remercie d'un Almanach « *vraiment diabolique* » dont l'auteur « *fera bien de se tenir clos & couvert, car je crois qu'il ne seroit pas quitte pour la Bastille* ». Le mariage de sa fille a eu lieu, et Bouhier est très content de son gendre.

(Les Autographes, hiver 2015, cat. 141, lot n° 38)

BUFFON Georges Louis LECLERC, comte de (1707-1788), naturaliste et écrivain.

– L.S., Montbard 8-10 mai 1776, [à Louis Bernard Guyton de Morveau] ; 4 p. petit in-4. Lettre scientifique. Il lui reproche aimablement d'avoir quitté une affaire importante, pour venir s'amuser avec eux de projets de fourneaux et d'expériences. « *M. Allut vient de partir pour s'en retourner chés lui par la route de Chatillon. Après avoir beaucoup raisonné sur ce que je pouvois faire dans mon fourneau pour l'acier, j'ai reconnu qu'il falloit abandonner le projet de s'en servir, et en conséquence j'ai pris le parti de vous prier d'accepter pour le laboratoire de l'académie les deux grands creusets de 42 pouces, les trois autres de 28 pouces, tout cinq en argille et aussi les deux qui restent en pierre calcaire : ce présent quoique bien gros et bien pesant ne peut acquérir de valeur qu'entre vos mains* »... Il parle de ses projets de glaces arrondies de diverses épaisseurs ; il en donnera une à l'Académie de Dijon, à qui Pajou doit envoyer incessamment « *le Buste en terre cuite* » de Buffon, qui remboursera les frais de port. Un long post-scriptum annonce l'envoi d'un « *petit paquet d'une poussiere de pierre ou autre qu'un maître de forge qui a assisté aux expériences faites avec le charbon de terre dit être un grand secret. Il s'en est servi devant nous pour refroidir le foyer trop chaud de l'affinerie. Avec moins d'un quart d'once de cette poudre qu'il a projeté dans le foyer de l'affinerie le laitier qui étoit d'un rouge beaucoup trop vif a diminué de couleur, et il a fait la même opération sur des barres de fer rouge* ». Il fait confiance à Morveau pour trouver ce que ce peut être : « *je pense que ce n'est qu'une matiere pierreuse, vitrescible et très fondante ou du spath fusible et peut-être quelque chose d'encore plus commune. J'ai vu brûler par la méthode du Comte de Stuart une grande quantité du charbon de Montcenis et vous puvés être assuré qu'il contient beaucoup de soufre, car on ne pouvoit respirer autour du fourneau tant l'odeur de soufre étoit suffoquante* »... Il évoque d'autres expériences sur des charbons de bois ou de terre, s'étonnant que les Anglais n'aient pas encore trouvé sa méthode, et il termine par un beau compliment sur la renommée de son « *magnifique Cours de Chymie ; j'ai dit qu'on commençoit à parler cette science, vous allés la porter tout d'un coup au dernier degré de clarté et d'éloquence, en répandant les vrais principes, vous reculerés les bornes étroites où il sembloit que la chymie s'étoit circonscrite* »... Guyton de Morveau a noté en tête : « *La poudre est de la corne de cerf calcinée* ».

– L.S., au Jardin du Roi 5 mars 1786, [à Louis Bernard Guyton de Morveau] ; 4 pages petit in-4. Il connaît ce docteur de Lima qui s'appelle Le Blond et a rapporté une grande quantité de platine dont il ne veut se défaire qu'à 50 écus la livre : « *il ne trouvera pas à la vendre à ce prix quoiqu'on commence à l'employer dans les arts. M. l'abbé Rochon* [l'abbé Alexis Marie de Rochon (1741-1817), astronome français, est mentionné par Buffon dans l'*Histoire naturelle* pour des communications personnelles sur la minéralogie,

notamment sur la composition du platine] *en a fait plusieurs miroirs de Télescope dans lesquels néanmoins le poli n'est pas encore aussi parfait qu'il seroit à désirer, car on y voit à l'aide du microscope plusieurs petits points qui interceptent ou plutôt ne réfléchissent pas la lumière aussi vivement que le reste de la surface* »... Cependant Le Blond [Jean Baptiste Leblond (1747-1815), médecin, naturaliste et voyageur français, vécu aux Antilles, puis dans les colonies espagnoles d'Amérique du Sud, d'où il rapporta en France, en 1785, des échantillons de platine, métal tout juste découvert. Buffon cite dans l'*Histoire naturelle* des notes de Leblond communiquées à l'Académie des sciences en juin 1785 et non publiées décrivant les gisements d'or et de platine au Pérou et leur exploitation. Il a fait quelques bonnes observations qui sont citées dans le 4^e volume de l'Histoire des minéraux. Buffon doute qu'il soit possible de convertir le platine en or, mais l'abbé Rochon fait des essais « *d'après mes vues* » pour faire de la platine artificielle semblable à la platine naturelle : « *Il faut faire fondre un gros d'or fin avec six gros d'arsenic ; l'or devient blanc et cassant, il faut ensuite pulvériser dans un mortier d'agate ce bouton d'or blanc puis le faire se fondre en y ajoutant trois gros de sablon magnétique le plus attirable à l'aimant* ». [Il y a plusieurs lettres de Buffon à Guyton de Morveau répertoriées et publiées (certaines dès les éditions de la correspondance de Buffon par Nadault de Buffon, au 19^e siècle ; une ou deux ont réapparu après), mais aucune des deux dont il est question ici ne le sont. Plus généralement, cette correspondance Buffon/Guyton semble avoir été vite dispersée, parce que les possesseurs indiqués par Nadault de Buffon sont déjà assez variés. D'une manière générale, les échanges entre Guyton et Buffon ont été très importants sur un plan scientifique, pour l'un comme pour l'autre. Dans l'*Histoire naturelle*, Buffon cite à de nombreuses reprises des lettres de Guyton à propos d'expériences diverses de chimie et de minéralogie, certaines effectuées par Guyton à sa demande. Ces échanges ont duré au moins de 1772 à 1786 (mais il existe déjà une lettre datée de 1762, en admettant que la date soit correcte). A noter que dans une lettre déjà connue à Guyton, du 26 avril 1776 (*Correspondance générale*, éditée par Henri Nadault de Buffon ; réimpr. Genève, Slatkine Reprints, 1971, 2 vol., vol. 1, pp. 311-312), Buffon parle aussi d'Antoine Allut, des glaces, etc. Compléments d'information par Stéphane Schmitt, directeur de publication des *Œuvres complètes de Buffon*, environ 38 volumes, Paris, Honoré Champion, édition en cours.] (ALDE, cat. du 16 décembre 2015, lots n^{os} 275 et 276)

CAMPET-SAUJON Marie Charlotte Hippolyte de, comtesse de Boufflers (1724-1800) femme de lettres, amie de J.-J. Rousseau et de Hume, dont le salon rivalisait avec ceux de M^{me} Du Deffand et Julie de Lespinasse.
– P.S. avec trois lignes autographes, Paris 20 août 1778 ; 1 p. in-fol. Fin d'un état de comptes, totalisant 33.197 livres 8 sols 11 deniers de dépenses, et 31.709 livres de recettes « *il resulte que Monsr Berluc est en avance a ce jour de la somme de 1488 livres 8 sols 11 deniers dont nous lui avons fait a l'instant notre billet payable a sa volonté* »... La comtesse a, de sa main, « *approuvé lecriture du present arreté tant en recette qu'en dépenses* », et signé « Saujon De Boufflers ». (Les Autographes, hiver 2015, cat. 141, lot n^o 35)

CHOISEUL Étienne François, duc de (1719-1785) ministre des Affaires étrangères.
– L.A.S., Versailles 13 avril [1759], à une Excellence ; 1 p. in-4. Sur la nomination de son frère Léopold Charles de Choiseul, évêque d'Évreux, à l'arche-

vêché d'Albi (avril 1759). « *Nous devons nos premiers hommages de V.E. sur l'archevêché d'Albi car je n'ay pas oublié que c'est elle qui a contribué aux premiers pas que mon frere a fait dans la carrière ecclésiastique ; je ne demande pas mieux je vous assure que de placer Mr Brun, mais vous scavés que les places sont en petit nombre, ce que j'ay fait faire de mieux a été de luy conserver en attendant une gratification tres forte, qui le met en etat d'avoir de la patience* ». (Les Autographes, printemps 2016, cat. 142, lot n° 62)

– L.A.S., une page in-4°. Versailles. 17 avril 1764. Lettre annonçant la mort de Madame de Pompadour, et les souffrances de Louis XV. « *Je vous accuse simplement l'ordinaire aujourd'hui, mon cher Marquis, je suis un peu incommodé, et n'ai pas eu la force de travailler hier. L'ordinaire prochain je vous répondrai au n°388. Faites mes compliments bien tendres à Grimaldy, il a perdu une amie dans Madame de Pompadour qui lui était inutile politiquement mais qui ne devait pas l'être pour son cœur. Vous connaissez, mon cher Marquis, la vérité de mon attachement pour vous. Le Duc de Choiseul. Madame de Pompadour est morte avant hier au soir. Le Roi est dans une grande et juste affliction. Elle a rempli tous les devoirs de chrétienne avec une fermeté infinie* ». (Autographes des siècles, Lyon, cat. 10, lot n° 23)

CHRISTIN Charles Gabriel Frédéric (1744-1799) avocat et homme politique, il fut soutenu par Voltaire dans ses démarches en faveur des serfs du Jura.

– 3 L.A.S. dont une écrite également par Madame Denis, au château de Ferney février-octobre 1772, au comte Jacques de Rochefort, « *Lieutenant des Gardes du Corps du Roy* » ; 6 p. in-4, 2 adresses avec cachets de cire rouge (brisés). Séjours à Ferney auprès de Voltaire. – 26 février. Il vient d'arriver à Ferney et a transmis le mémoire de Rochefort à ses hôtes « *on vous aime et on vous estime beaucoup [...] l'on a à plus forte raison les memes sentimens pour la belle dame de 19 ans* ». Il lui fera envoyer le volume IX des Questions sur l'Encyclopédie dès qu'il sera imprimé et ajoute « *l'oncle et la nièce vous disent à tous les deux mille choses* »... – 16 octobre. Tous à Ferney attendaient le comte et la comtesse pour lesquels on avait préparé un appartement « *M. de Voltaire et Madame Denis ont toujours pour vous le même attachement [...] Notre cher patron se porte à l'ordinaire* »... Il lui enverra un exemplaire de ce que Voltaire vient encore de faire en faveur de M. de Morangiés [Essai sur les probabilités en fait de justice et Nouvelles probabilités en fait de justice furent publiées en 1772 à l'occasion de l'affaire entre le comte de Morangiés et la famille Véron], et il y joindra une petite brochure « *pour nos pauvres serfs* ». L'acteur Lekain a passé quinze jours à Ferney « *il nous a joué Mahomet, Orosinane, Ninias, Œdipe, Vendôme et Egiste* »... Madame Denis continue cette lettre (1 p. in-4) en assurant le comte de ses sentiments pour son épouse et lui, et évoque le sort d'un laquais renvoyé par Rochefort. – 25 octobre. Christin envoie donc « *les deux petites brochures de notre patriarche [...] l'oncle et la nièce desirent beaucoup de vous voir* »... Joint la copie d'une lettre d'un père Jésuite à M^{me} Denis à l'occasion des Pâques de 1768 (1 p. et demie in-4). (Les Autographes, hiver 2015, cat. 141, lot n° 62)

CONDORCET Jean Antoine Nicolas CARITAT, marquis de (1741-1794) mathématicien et philosophe.

– P.S. comme secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, Paris 11 juin 1777 ; 2 pages in-4. Extrait certifié conforme des registres de l'Académie des

Sciences du 22 février 1771, donnant un rapport de Le Roy et Vandermonde sur l'Essai sur quelques questions de mécanique de M. Henry « *L'auteur traite 1° de l'effet des Courans sur les aubes. 2° de la disposition et des dimensions des différentes parties des Pompes aspirantes. 3° de la manière de déterminer La puissance nécessaire pour Vaincre les frottemens occasionnés par un ou plusieurs trous de cordes autour d'un cylindre fixe* »... Ces questions ayant déjà été examinées par « *plusieurs Savans Géometres* », ils se contentent d'observer que « *M.r henry à fait Voir de l'intelligence dans l'examen de ces questions et une Connoissance Etendue des Principes de la Mécanique et qu'il Mérite a cet égard Les Eloges de l'Academie* ».

(Les Autographes, hiver 2015, cat. 141, lot n° 68)

– L.A.S. « *de Condorcet* » [au mathématicien italien Paolo Frisi [1728-1784]]. Lisieux, 9 février 1768. 4 p. in-4 sur vergé filigrané. En 1765, Condorcet avait présenté devant l'Académie des sciences de Paris un essai de calcul intégral qui lui avait valu l'approbation de ses pairs, notamment de Jean Le Rond D'Alembert dont il deviendra le disciple. Condorcet prie Paolo Frisi d'excuser son « *étourderie impardonnable en ne vous disant point ou je fais mon séjour ordinaire. C'est à Ribemont en Picardie [son village natal] près de St Quentin. Je n'y suis pas actuellement [il situe sa lettre à Lisieux où son oncle était évêque], j'ignore même quand j'y serai [...]. Je suis charmé que mon livre ait fait quelque plaisir, à Mr le Mis Lomellini. Il a laissé à Paris la réputation d'un amateur très éclairé. J'ignore si son ancien ami Mr fontaine [le mathématicien Alexis Fontaine des Bertins, 1704-1771] lui a fait parvenir son recueil ; il est actuellement occupé a un mémoire sur le calcul de *maximis et minimis* ; je crois que c'est la généralisation et le développement de celle dont il a donné un essai et quelques exemples. Il m'a dit que Mr le Mis Lomellini [le marquis Augustin Lomellini (1709-1791), auquel D'Alembert avait dédié son ouvrage sur la précession des équinoxes en 1749] avoit pris autrefois la peine de la vérifier sur tous les cas resolu par Mr Euler [Le mathématicien Leonhard Euler (1707-1783)], et qu'elle s'y appliquoit* ». Condorcet indique que son futur ouvrage sera bientôt imprimé et espère le lui communiquer par l'intermédiaire du grand ami de Voltaire, le comte D'Argental, ambassadeur de France à Parme, et recevoir en retour les travaux des mathématiciens italiens, intéressés « *au progrès du Neutonianisme [...]. Je ne saurois regarder la Géometrie comme l'essentiel d'une science dont le calcul ne soit que le supplément. Il me paroît plus naturel de regarder le calcul comme la science, et la Géometrie comme une application de la science [...]. Le Calcul Intégral d'ailleurs est tel qu'il y a très peu de cas ou les solutions géométriques soient completes, par ce que celles-ci sont naturellement déterminées, et que les équations intégrales demeurent indéterminées à cause des constantes. Le Problème n'en est point moins élégamment résolu pris tel qu'il est proposé pour un cas particulier, mais on ni [?] voit point toute l'étendue possible de la solution, ce qui peut être indifférent dans la pratique mais ne l'est point a considerer la science en elle-même. Enfin si la Géometrie s'applique à tous les problèmes, c'est que tous se peuvent résoudre par l'usage de la ligne droite des arcs de cercle et des aires hyperboliques, mais c'est le calcul qui demontre que toutes les intégrales pouvant s'y reduire la méthode géometrique est générale.* » Il s'enquiert du moraliste et homme politique milanais, le comte Alessandro Verri, ainsi que de Cesare Beccaria [tous deux fondateurs avec P. Frisi d'« *Il Caffè* » un périodique qui diffusait les idées héritées des Lumières] « *l'accueil que son livre [« Des Délits et des peines »] à reçu des gens de lettres, et l'enthou-*

siasme qu'il a excité dans toutes les belles ames, devoient bien l'encourager. Il s'occupe d'une maniere trop generalement utile pour n'être point comptable a l'humanité de tous ses momens. J'écrirai demain à Mr Cousin pour lui donner de vos nouvelles et en faire donner à Mr du Sejour [l'astronome Dionis du Séjour, 1734-1794] ». Il regrette de l'avoir vu seulement « quelques instans, mais l'estime et l'attachement que je vous ai voués dureront toute ma vie [...]. Ma correspondance avec vous en est une sorte de consolation, qui m'est infiniment pretieuse ».

[Transcription revue sur les manuscrits par Nicolas Rieucou, éditeur de la correspondance de Condorcet, qui précise que la lettre à Frisi est inédite.] (Librairie de l'Abbaye-Pinault, décembre 2015, cat. 358, lot n° 30)

D'ALEMBERT Jean Le Rond (1717-1783).

– L.A.S., au roi Frédéric II de Prusse. Paris, 16 février 1783. 4 p. in-folio.

Lettre politique et littéraire dans laquelle l'encyclopédiste évoque Voltaire, critique le baron d'Holbach, fustige « *la canaille sacerdotale* », et commente la paix de Versailles qui mettait fin à la guerre d'Indépendance des États-Unis. Le texte de cette lettre été apprêté pour son impression en 1789 dans les *Œuvres posthumes* de Frédéric II, et comporte donc des corrections manuscrites dont des indications ortho-typographiques et une censure : « *la canaille sacerdotale* » devient ainsi « *la cohorte sacerdotale* ». Il figure sous cette forme édulcorée p. 233-236 du volume V de la correspondance du roi (volume VIII des *Œuvres posthumes*). « *Sire, ma santé n'est depuis plus de trois mois qu'une alternative continue de souffrances plus ou moins longues, mais toujours très vives, et de quelques jours de repos. Je profite, Sire, avec ardeur d'un de ces derniers momens pour mettre aux pieds de Votre Majesté les senti mens que je lui dois à tant de titres, & surtout pour lui témoigner ma vive reconnaissance des lettres si consolantes qu'Elle a la bonté de m'écrire. C'est le meilleur baume que je puisse mettre sur mes douleurs, & le seul adoucissement à ma triste existence. La douleur d'une part, et de l'autre l'affaissement et l'abbattement qui la suit, ne me permettent plus de prendre intérêt à rien, qu'au bonheur de Votre Majesté, à sa conservation, et aux bonnes nouvelles que Mr le baron de Goltze me donne de Sa santé [le baron Willhelm Bernhard von der Goltz, ministre de Prusse à Paris]. Puissé-je enfin, quoique je ne m'en flatte guère, faire la paix avec ma vessie, comme nous venons de la faire avec l'Angleterre, qui en avait, je crois, autant de besoin que nous pour le moins. Nous voilà donc en paix, jusqu'à ce que quelque sottise politique, de quelque part qu'elle vienne, ramène la discorde. Les Espagnols doivent être bien heureux de recouvrer Mahon & les deux Florides, après la manière ridicule et platte dont ils se sont comportés. Leur ineptie en tout genre ne les empêche pas de donner la loi partout, jusque sur notre Théâtre François, où l'ambassadeur d'Espagne empêche dans ce moment de jouer une tragédie qui a pour sujet La mort de Don Carlos. Vous n'auriez pas cru, Sire, qu'il dût un jour être défendu de peindre, sur le théâtre de France, le plus cruel et le plus abominable ennemi des François, l'exécrable Philippe II; mais cette persécution qu'éprouvent les Lettres est la suite de l'horrible inquisition à laquelle on les a soumises. Par bonheur ou par malheur pour moi, ma vessie, qui est aujourd'hui mon premier intérêt, m'empêche d'être indigné ni même affligé de toutes ces vexations qui ne vont pas jusqu'à moi, quoique j'aye dans mes portefeuilles bien des rapsodies à donner, quand il plaira à Dieu de me faire pisser sans douleur. On nous menace toujours de troubles du côté de la Turquie. Puissent ces troubles, Sire, ne pas venir jusqu'à nous ! Puissent-ils aussi, ce qui est malheureusement*

plus difficile encore, ne pas Vous intéresser assez pour troubler la paix dont vous jouissez avec tant de gloire ! Nous attendons avec impatience la nouvelle édition de Voltaire [de Kehl, par Condorcet et Beaumarchais], qui paraîtra, à ce qu'on assure, dans le courant de cette année, s'il plaît à nos Argus fanatiques de la laisser entrer en France. Leur ineptie, comme le dit très bien Votre Majesté, fera gagner aux Allemands et aux Hollandais l'argent que la France perdra de gaieté de cœur. C'est son affaire, et bien peu la mienne. Votre Majesté a bien raison sur la platte astuce des prêtres, qui en criant et en faisant semblant de croire que les princes sont sur la terre les images de la divinité, veulent persuader aux souverains imbécilles que l'Église est la sauvegarde de leur trône et de leur couronne. Hélas ! ils ne crient aux oreilles des rois que la royauté vient de Dieu qu'afin de se soumettre plus habilement et plus facilement les rois mêmes ; leur petit syllogisme ou sophisme sera bientôt fait. Vous tenez, diront-ils aux rois, votre puissance de Dieu ; il pourra donc vous l'ôter quand il lui plaira ; or c'est nous, ministres du Dieu vivant, qui annonçons sur la terre ses volontés. C'est donc de nous que votre pouvoir dépend. Tel a été le raisonnement des Grégoire VII et des Innocent IX ; et tel sera toujours l'argument de la canaille sacerdotale [« canaille » a été biffé et corrigé en « cohorte »], quand les rois et les sots peuples voudront bien l'écouter. J'ai été aussi affligé qu'indigné de l'incroyable démente et sottise de l'auteur du Système de la nature [le baron d'Holbach], qui, bien loin de montrer les prêtres pour ce qu'ils sont, les véritables, les seuls, les plus redoutables ennemis des princes, les représente au contraire comme les appuis et les alliés de la royauté. Jamais peut-être la philosophie n'a dit une absurdité plus bête, ni une fausseté plus notoire, quoiqu'elle ait été en bien d'autres occasions menteuse & absurde. Si je l'a vois osé, j'aurais réfuté par écrit, avec toute la force dont je suis capable, cette bêtise si préjudiciable aux rois et aux philosophes. Mais les prêtres auroient trouvé moyen de faire supprimer mes réflexions ; tant ils ont en France de crédit, malgré tout le mal qu'ils y font, & toutes les impertinences qu'ils y devinent. Je lis actuellement une traduction d'Euripide, faite par un membre de l'Académie de Berlin ; cet ouvrage me paraît estimable ; on m'a dit que Votre Majesté en pensait de même, & je me félicite d'être de son avis ». Provenance : bibliothèque Paul Poiret. [Il s'agit de la lettre 83.14 de l'*Inventaire analytique* de la correspondance de D'Alembert, dont le manuscrit était resté jusque là inconnu.] (Les Neuf Muses, cat. Balbec octobre 2015)

DELEUZE Joseph Philippe François (1743-1835) médecin.

– P.A.S., 11 juin 1819 ; 1 p. in-8. Commande de livres. « J'ai le premier volume des suppléments de l'encyclopédie partie Botanique. Je demande les suivants. J'ai les 3 premiers volumes de la géographie de Malte Brun chez Buisson 1811. Je demande ce qui a paru depuis. Je demande aussi qu'on me porte en compte le petit roman intitulé Le Russe à Paris ». (Les Autographes, été 2016, cat. 143, lot n° 161)

DENIS Marie Louise MIGNOT, Madame (1712-1790), nièce et dernière compagne de Voltaire.

– L.A.S., au marquis Jacques de Rochefort d'Ally. 2 pages ¼ in-4°. Ferney, 26 décembre (1770 ?) Adresse autographe. « Mon oncle a répondu Monsieur à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Comme ses lettres valent bien les miennes je l'ai laissé faire, ne doutant pas du plaisir qu'elles vous font. Je vous crois stable à Paris pour cet hiver. J'y souhaite une bonne santé à madame la marquise de Rochefort ; lorsque vous recommencerez vos caravanes, n'oubliez pas

la promesse que vous nous avez fait l'un et l'autre de faire une station à Ferney. Le patron (Voltaire) se porte bien mais vous savez qu'il ne faut pas le dire. Il travaille toujours comme de coutume et ne se lasse point. Il est fort gai, de belle humeur et nous parlons souvent de vous et de Madame 19 ans. A propos, j'ai reçu des eaux de Vichy par votre homme. J'en ai pris quelquefois, mais quoi que nous ayons un fort beau temps, il fait bien froid dans cette saison pour prendre des eaux. Mr de Florian, mon beau-frère, est ici. Il passera l'hiver avec nous [Jean Pierre Claris de Florian, auteur des célèbres Fables, était un petit neveu et familier de Voltaire]. Nous attendons de moment le jugement des esclaves de St-Glades [affaire des serfs de Saint-Claude, soumis au droit de main morte qui les empêche de transmettre leurs biens], le pauvre Cristin [Charles Gabriel Frédéric Christin (1744-1799)] est bien impatient de voir terminer cette affaire. Peut-être est-elle jugée au moment où j'écris, peut-être traînera-t-elle encore un an. Nous avons reçu deux fromages de Rocfort. Nous ne doutons pas qu'ils viennent de vous. Permettez-moi de vous en faire nos remerciements et de renouveler les sentiments tendres et inviolables avec lesquels j'ai l'honneur d'être monsieur votre très humble et très obéissante servante. Denis.
(Autographes des siècles, Lyon, cat. 11, lot n° 31)

DEPARCIEUX Antoine (1703-1768) mathématicien.

– L.A.S., Paris 27 octobre 1760, [à Malesherbes] ; 2 p. et demie in-4. À propos d'un mémoire d'Antheaulme sur les aimants artificiels, qui a obtenu « le prix au jugement de l'academie de Petersbourg ». Son auteur souhaite la faire imprimer dans la semaine, et Deparcieux sollicite la permission d'en signer l'approbation, dont il transcrit la copie « *J'ay examiné par ordre de Monseigneur le Chancelier un manuscrit intitulé Memoire sur les aimants artificiels piece qui a remporté le prix au jugement de l'academie imperiale de St Petersbourg. C'est le meilleur eloge qu'on en puisse faire et je crois que le public en vera l'impression avec plaisir* ». (Les Autographes, printemps 2016, cat. 142, lot n° 82)

DIDEROT Denis (1713-1784).

– L.A.S., [au marquis de La Vieville, avril 1764, après le 10], 2 p. 1/2 in-8. [Suscription allographe du XVIII^e siècle : « au m^{is} de la Vieville // avril 1764 ». En conformité avec l'indication portée en suscription, cette lettre se date d'après celle envoyée le 10 avril 1764 par le marquis de La Vieville à Diderot qui lui répond ici. L'identification du destinataire est très incertaine. Dans la lettre du 10 avril, il demandait à Diderot de se faire l'arbitre d'une « dispute de mot » s'étant élevée dans une petite société à propos du dernier couplet d'une chanson. L'objet du litige concerne la distinction sémantique des mots plaisir et allégresse]. « *Monsieur // La question que vous me proposez appartient de droit à l'Académie françoise dont je ne suis ni ne serai jamais. Ainsi, de compte fait, il y a quarante juges bien connus, dont la décision doit aller avant la mienne. Je vais cependant vous dire mon avis, et sous la forme que vous l'exigez, sauf appel au tribunal supérieur. Le plaisir est de tous les objets et de tous les instants qui nous font chérir notre existence. Il a une infinité de caractères et de physionomies. Il est piquant, il est vif, il est touchant ; il est sage ; il est fou ; il est bruyant ; il est tranquille ; il est violent. Il accompagne l'admiration, la malignité ; la cruauté même, presque toutes les passions satisfaites. Quelquefois il se manifeste par des ris éclatants ; non moins évident et plus doux quelquefois il presse l'âme et fait couler des larmes délicieuses. On le voit sans l'allégresse ; mais on ne voit point*

l'allégresse sans lui. L'allégresse est le plaisir lorsqu'il se montre, plus ou moins tumultueux, par les traits animés du visage, le ris, la plaisanterie, la danse, le chant, et toute la gaieté du discours et des gestes. Elle se fait entendre de tous côtés dans les rues, aux jours solennels et de réjouissance. On partage en secret le plaisir de son ami, on se livre à l'allégresse publique. La peine et le plaisir sont de tous les moments de la vie ; il y a des tems d'allégresse. On peut dissimuler le plaisir qu'on ressent ; on en peut feindre qu'on n'éprouve pas. L'allégresse ne se cache pas et je la crois toujours vraie. Le plaisir peut être muet ; l'allégresse ne l'est jamais. La jeune et modeste épouse, assise à table entre la mère et son époux renferme son plaisir. L'époux moins timide, au milieu des convives peut se prêter à leur allégresse. Combien de fois le plaisir n'est-il pas seul et sans témoin ? Il me semble au contraire que l'allégresse est toujours en compagnie. La présence d'un convive charmant qu'on n'espérait plus répand subitement l'allégresse. C'est donc ce témoignage prompt, éclatant et vif qu'on lui donne du plaisir qu'on a de le posséder. Il paraît cet homme désiré, et aussitôt la joye éclaire les visages ; on s'écrie, ah le voilà ! on se lève, on lui tend la main, on l'embrasse, on se serre, on lui fait quatre places pour une. Mais s'il arrive qu'une affaire pressante le rappelle, il emporte avec lui l'allégresse. Dans un repas un peu nombreux, le plaisir s'anime, la joye naît, et le moment qui suit est de l'allégresse. Il y a peu de plaisirs purs ; il y a moins encore d'allégresses durables. Une feuille de rose plissée gâte le plaisir ; un mot déplacé fait cesser l'allégresse ; et combien celle des peuples n'est-elle pas cruellement trompée, lorsqu'on se promet du règne d'un Pertinax, la fin des mots qu'on a souffert sous le règne d'un Commode. Les chants d'allégresse ne tardent pas à se changer en cris de douleur. Mais on ne finirait point, si l'on voulait épuiser toutes les nuances imperceptibles qui distinguent les expressions. C'est peut-être pour avoir franchi une de ces nuances que le poète de votre chanson a été critiqué ; et se doute qu'on eût été mécontent de son vers, si son sujet ou la mesure lui avait permis de dire, on passe du plaisir à la joye et de la joye à l'allégresse. Au reste, Monsieur, le couplet est un enfant de l'instant et de la verve, qu'il ne faut pas regarder de trop près. Si vous recevez ma réponse au milieu de vos amis et que vous aiez tous le verre à la main, je serais bien fâché qu'elle ôtât quelque chose à votre allégresse. Mais il fallait répondre à l'estime que vous me témoignez et que je voudrais mériter davantage. Sans avoir l'honneur de vous connaître, j'ai celui d'être très parfaitement // Monsieur // votre très humble et // très obéissant serviteur // Diderot » [Transcription revue et corrigée par rapport au catalogue, d'après le manuscrit original très aimablement communiqué par le libraire, M. Alain Nicolas. Elle diffère en plusieurs points du texte connu jusque-là, qui avait été établi en 1894 par Maurice Tourneux, d'après une copie. Transcription et compléments d'information d'Emmanuel Boussuge, éditeur de la correspondance de Diderot, DPV, en cours].
(Les Neuf Muses, cat. Balbec octobre 2015)

DUBOCCAGE Marie Anne (1710-1802) femme de lettres.

– 2 L.A.S., 1763 et s.d. ; 3 pages in-4 et 1 p. oblong in-8. Paris 27 janvier 1763, [à Pierre Jean Grosley à Troyes]. Elle le remercie de ses cadeaux, et s'étonne, alors que sa patrie devrait lui ériger une statue, que « *vosre hôtel de ville vous avoit fait des dificultez sur les bustes de vos grands hommes dont vous l'avez orné. Nul n'est profète en son pais [...] vous scavez que la czarine [Catherine II] avoit fait demander d'Alembert (qu'on ne prendroit pas pour l'éducation des enfants de France) pour élever son fils, l'instabilité de la place la lui avoit fait refuser* ». Elle fait la chronique de la vie parisienne : M^{me} de Mailly au bal du Roi,

le discours de réception à l'Académie de l'abbé de Voisenon, très applaudi, ainsi que la lecture par Watelet de sa traduction du Tasse. « *La comédie de Colet au françois est fort suivie, le nouveau Polixène de Dauvergne à l'opera ne l'est guere. La comédie italienne est toujours en vogue. Goldoni ici depuis 3 mois, n'a encore rien donné* ». Elle reçoit ses épreuves du recueil de ses œuvres qui s'imprime à Lyon : « *mes descriptions ébauchées seront finies par vos crayons et je les lirai avec le même empressement que j'ai eu pour vos Ephemerides* »... Au « *savant citoyen* » Duchosal : elle s'enquiert « *de la santé de M. de Pougens et du 3^e volume de mes ouvrages* » et craint qu'il ne soit déchiré ou perdu... Joint la copie manuscrite d'époque de vers de M^{me} Dubocage à M^{me} de Graffigny, avec la réponse de cette dernière.
(ALDE, cat. du 16 décembre 2015, lot n° 75)

DU CHÂTELET Émilie LE TONNELIER DE BRETEUIL, marquise du (1706-1749), physicienne et femme de lettres, amie de Voltaire.

– M.A., (fragment), sur la marquise de Vintimille, [entre 1741 et 1749] ; 20 p. in-8 avec ratures et corrections. Portrait d'une des maîtresses du jeune Louis XV, présentée comme innocente de toute intrigue galante ou politique. Le texte suit une page et demie raturées, consacrées à une autre maîtresse du roi, probablement la sœur aînée de M^{me} de Vintimille, la comtesse de Mailly. Il est surmonté du chiffre « 457 ». « *Il faut dire un mot de M^{de} de Vintimille [...] ; elle estoit laide, et de ces laideurs qui inspirent plus la crainte que le mepris, sa taille estoit gigantesque, son regard rude, et hardy, sa phisionomie promettoit de lesprit, elle en avoit en effet, mais aussy brute, quelle lavoit reçu de la nature, sans education, sans aquis, sans connaissance ; elle arriva a la cour, dans le moment le plus critique pour sa sœur l'on commençoit a avoir la certitude quelle estoit maitresse du roy* »... M^{me} Du Châtelet parle des soupers particuliers du Roi, et des relations entre Mademoiselle, sœur du Roi, M^{me} de Mailly et sa sœur, alors Mlle de Nesle ; elle évoque l'atmosphère d'intrigue et l'éclat du cardinal [de Fleury], puis raconte comment le Roi en vint à marier M^{lle} de Nesle avec un courtisan, en la dotant richement... Mariée, M^{me} de Vintimille ne changea rien à sa conduite ; elle ne devint ni la protégée du cardinal, ni la créature de Mademoiselle ; elle continua à faire une cour assidue au Roi, qui la traitait avec distinction : « *tout ce qu'un langage muet peut faire decouvrir destime de consideration et de gout aprenoit a M^{de} de Vintimille le cas quil fesoit d'elle et lamitié quil avoit pour elle, elle en fut flaté beaucoup moins par vanité (dont elle nestoit pas extremement suceptible) que par la reconnoissance, qui produisit bientôt en elle des sentiments plus vifs, il est sur quelle prit une grande passion pour le roy, il est vraysemblable que le roy sen aperceut, mais il est certain quelle ne songeat jamais a nuire a sa sœur* »... M^{me} Du Châtelet se livre à des conjectures concernant l'attitude du Roi, puis raconte la première preuve du crédit dont jouissait M^{me} de Vintimille auprès de lui : son intervention réussie en faveur du comte de Gramont, désireux de succéder à son feu frère le duc, dans le gouvernement des Gardes françaises. L'incident émut le cardinal, mais le motif de M^{me} de Vintimille était pur : « *son but estoit d'acoutumer le roy a gouverner, a estre le maitre, et la repugnance que le cardinal avoit pour le comte de Grammont fut ce qui decida en sa faveur M^{de} de Vintimille. [...] Cette evenement fit beaucoup de bruit a la cour, le cardinal fut mecontent, tous les ministres et surtout le controlleur et M^r de Maurepas furent effrayes de voir un credit se lever qui ne devoit pas leur estre favorable ; et comme ce credit paroissoit encore foible ils nepargnerent rien pour l'abatre* »... Suit le récit détaillé d'un

second incident, riche en péripéties, entourant l'attribution de la charge de premier gentilhomme de la Chambre : y figurent Luxembourg, les Bouillon, le prince de Tarente, « *le petit* » de La Trémouille, « *le petit* » Fleury (neveu du cardinal), Maurepas, Amelot, Breteuil, Saint-Florentin... Enfin M^{me} du Châtelet en vient à l'histoire de la grossesse de cette sage conseillère du Roi : « *On a desja parlé de la conduite de M^r de Vintimille au commencement de son mariage, il augmentait tous les jours d'indécences et de folie, il ny avoit point d'horreur quil ne dit de sa femme. Les details les plus degradans estoient pour lordinaire le sujet de ses conversations a table devant tous les valets. Il en revint asses a M^{de} de Vintimille pour justifier la haine quelle avoit desja pour luy, elle ne voulut donc plus vivre avec luy comme sa femme, elle fit lit a part* »... Cependant, peut-être parce que sa famille désirait passionnément un enfant, « *au retour de Fontainebleau 1740, elle coucha avec son mary et devint grosse, le premier mouvement de M^r de Vintimille quant il l'aprit, fut une joye extreme [...], il changea de son quelques jours apres, et il dit publiquement quil n'avoit nulle part a cette grossesse, que cestoit l'ouvrage ou de M^r Doyen, ou de M^r de Forcalquier ou du roy, les deux premiers ne furent pas soupçonnés lontems [...], il n'en fut pas de mesme du roy* »... Les ennemis de la dame inventèrent mille faits dans l'espoir que les sœurs se brouillent et que le Roi renvoie M^{me} de Vintimille, mais l'ombrage que prit M^{me} de Mailly fut passager, car le Roi la vit plus souvent que jamais. Cependant « *toutes ces calomnies, causerent un chagrin terrible a la Vintimille, peut estre aussy avoit elle des sentiments pour le roy quelle combattoit sans les pouvoir vaincre* », et dans le huitième mois de sa grossesse, prise d'une fièvre violente, elle plongea dans une profonde tristesse : « *elle ne se pretoit a rien de tout ce qu'on vouloit luy faire pour sa guerison, le roy parut veritablement affligé et dans une grande occupation delle, luy seul pouvoit la determiner a suivre les ordonnances des medecins, et on avoit lieu de juger que M^{de} de Vintimille se plaisoit a faire durer un etat qui luy donnoit occasion de connoistre chaque jour lamitié du roy pour elle* »... Elle accoucha dans l'appartement du cardinal de Rohan, « *le roy y passoit les soirées entieres, et luy rendit tous les soins de lamy le plus tendre, il partageoit avec M^{de} de Mailly tous les services quelle luy rendoit* »... Néanmoins le huitième ou neuvième jour de sa couche elle succomba à un érysipèle laiteux, « *dans des sentiments dune grande piété et sans paroistre beaucoup regretter la vie, le roy aprit sa mort a son reveil, il donna ordre de ne laisser entrer personne chez lui, le cardinal se presenta 3 fois a sa porte et ne le vit que la troisième fois, et un seul instant. Il fit commander ces carosses pour 4 heures et il partit avec M^{de} de Mailly* »...
(*Les Autographes*, été 2016, cat. 143, lot n° 117)

DUCLOS Charles PINOT (1704-1772) romancier et historien (de l'Académie française). – 9 L.A. et 5 L.A.S., 1766-1771, au comte Jacques de Rochefort, chef de brigade puis lieutenant des Gardes du corps ; 20 p. in-4 et in-8, adresses avec qqs cachets de cire (brisés). – Paris 5 novembre 1766 [avant son départ pour l'Italie, voyage provoqué par ses liens avec La Chalotais, dont il avait critiqué la condamnation]. Il attend de savoir si son « *cher camarade* » sera de retour, ou s'il doit se résoudre à « *partir seul, car je ne puis m'en dispenser, puisque le Roi est actuellement instruit de mon congé. Je sais tres bien qu'il lui est tres indifferant qu'il reste dans son royaume un atome de plus ou de moins ; mais il ne l'est pas pour moi de lui paroître un étourdi dont la tête seule voyage* »... – Naples 21 février 1767, sur la mort de sa mère « *La perte que j'ai faite m'a noirci ; ce n'est pas que je dusse y être préparé ; mais je ne puis m'empêcher de sentir que je*

suis privé de la seule personne dont j'étois sur d'être aimé. [...] j'aurais encore pu la voir il y a peu de tems, si le voyage m'eût été permis. Je l'aurais préféré à celui d'Italie ; quoique j'aie reçu un accueil bien au dessus de ce que je mérite ». Il prie Rochefort de remercier M^{lle} de Lespinasse et D'Alembert pour l'intérêt qu'ils prennent à ce qui le regarde. Le climat seul pourrait le retenir en Italie car « tout mis en balance les françois de Paris, sans rapport avec les ministres, ont eu le bon lot »... – Rome 15 avril, il va partir lundi pour Florence, Bologne et Venise, et reviendra vers Paris par Mantoue, Parme, Turin et Lyon ; il est obligé de séjourner dans ces villes « pour répondre à toutes les bontés dont on m'a comblé, de manière qu'on m'annonce de place en place comme une lettre de change, peut-être à la fin la protestera-t-on ». Il ne s'est « nullement contraint, aparament que c'est un mérite en Italie » ; mais il regrette la compagnie de son ami, avec qui il aurait tant aimé voyager... – Paris 26 août, au sujet d'une démarche pour la lieutenance de son neveu Jean-Baptiste Michel. Il y revient dans un autre lettre, précisant que Michel est « neveu et petit fils de commissaire de Marine », et a « déjà fait un voyage de long cours » ; il espère que M. de But s'en occupe alors qu'on « va incessamment faire embarquer ces troupes »... – 16 septembre. Il ne peut quitter l'Académie « ou il y a un travail suivi, et tres peu de travailleurs », et il est en pleine correction d'épreuves de ses ouvrages qu'on réimprime. Il évoque son neveu, puis la comtesse « je sais tres bien qu'elle ne m'aime point »... Puis il commente un arrêt du Conseil « qui ressemble à celui de Vespasien sur les ordures » et qui a « si fort échauffé les têtes, que Bertin surnomé caca, a cause des parties casuèles et de son âme, a fait changer les glaces de son carrosse contre de la taule, pour se garantir des pières »... – 11 juin 1768. Il a écrit à Rome pour hâter l'expédition de l'affaire regardant Rochefort, qu'il charge de présenter ses hommages à sa mère « J'ai si tendrement aimé la miène, que depuis sa mort, je porte mes sentimens sur toutes les meres respectables »... – 22 et 24 août. Témoignage sur un incident qui a opposé le comte de Rochefort à une sentinelle des gardes suisses trop zélée qui a voulu chasser des particuliers du jardin de Saint-Denis « à coups de plats de sabre ». Duclos n'a jamais hésité à « certifier un fait vrai. [...] Je conois peu les loix militaires ; mais je conois cèles de l'humanité, et je crois que le soldat loin d'être excusé auroit mérité d'être puni »... Il précise « Il n'a pas été question de bâton levé ; mais vous aviez votre baton de comandement dont vous n'avez surement ni frappé ni menacé, et ne vous êtes servi d'aucuns terme outrageans ; mais des reproches que tout honête homme devoit faire »... – 30 décembre, vœux « Puissiez vous jeunes époux être aussi contens l'un de l'autre dans votre vieillesse, que vous l'êtes aujourd'hui, quoique d'une manière diférente »... Il a passé un mois au lit, et prévoit « une convalescence longue »... – 21 janvier 1769. Nouvelles de sa convalescence « Je suis obligé à un régime qui m'impatiente autant qu'une maladie », mais il éprouve cependant des jouissances... Il parle de D'Alembert et de l'abbé Bossut à propos de M. de Framond « Bossut ne fera ni faveur ni injustice »... – 8 avril. Il a parlé en faveur de Framond à l'abbé Bossut et à Bézout, « parce qu'ils sont conjointement examinateurs et tous deux invulnerables aux sollicitations ». D'Alembert est d'accord avec lui, et « c'est par ce principe que M. Trudaine a fait dans les Ponts et Chaussées le corps le mieux composé du Royaume ». Il a des nouvelles du cardinal de Bernis « qui est actuelement dans le conclave [pour la succession de Clément XIII] à baøer au St Esprit. J'espere que les punaises avanceront la besogne, quoiqu'il n'y ait pas eu depuis deux siecles un moment plus critique pour la cour de Rome [...] Il y a même des Cardinaux Italiens qui pensent que pour conserver leurs droits, ils doivent abandoner leurs pretentions »... – 12 août 1770.

Il demande un éclaircissement sur une ordonnance du duc de Choiseul « *qui n'aime pas les excroqueries* », à propos d'une retenue sur la pension d'un chevalier... – Dinan 14 juin 1771. Il a fait bon voyage et habite « *un lieu tel que tous les peintres le choisiroient pour des paësages* », et il loue le régiment de Limousin qui s'y trouve, cher au duc de Nivernois, pour sa discipline et sa sagesse... Il transmet ses respects et amitiés à M^{me} de Rochefort, à M^{lles} Quinault, à D'Alembert « *que je prie de m'excuser, si je ne siège pas en juillet* ». N'ayant pas été gâté par « *la politesse du grand monde* », il est « *sensible a la bonhomie celte, a la vie patriarcale des Gentilshomes et autres qu'on trouve dans toutes les maisons de campagne des environs. Point de luxe ; mais bone, saine et abondante chere, oferte et acceptée avec cordialité* ». Il déplore la mort de M^{lle} de Sillery, et évoque un incendie provoqué par un marquis « *J'ai toujours dit qu'il bruleroit le Louvre* »... Il prie Rochefort de lui trouver chez M^{me} Génard et lui envoyer « *un acoustique absolument semblable à celui de Mr de La Condamine* »... Joint un billet autographe à la comtesse de Rochefort à propos de la visite d'un cabinet, et une note autographe sur les chevaliers de Rohan et sur le conclave de 1676 (1 p. in-12 chaque).
(*Les Autographes*, hiver 2015, cat. 141, lot n° 97)

– L.A.S., Paris 3 août 1756, au chanoine Fromant, principal du Collège de Vernon ; 1 p. grand in-8, adresse. Sur l'*Encyclopédie*. Il revient de la campagne ; l'imprimeur enverra au chanoine les exemplaires dont on imprime la dernière feuille. « *A l'égard de l'Encyclopedie, il n'y aura arangement de fait avant le comencement de septembre. Il faudra bien alors que la personne avec qui on a traité se determine ; mais je ne serai pas à portée de suivre cette affaire, parce que je dois aler passer quelques mois en province* », après la Saint-Louis ; mais il reste prêt à se rendre utile.
(*ALDE*, cat. du 16 décembre 2015, lot n° 76)

ÉPINAY Louise Florence TARDIEU d'ESCLAVELLES, marquise d' (1726-1783) femme de lettres, amie des philosophes et protectrice de Jean-Jacques Rousseau.

– L.A. [vers 1780, à son mari le marquis d'Épinay] ; 4 p. in-4. Lettre justifiant la mise sous tutelle du marquis, dont la prodigalité fut chronique. Malgré ses souffrances elle ne veut pas différer de rendre compte de ses motifs et de la manière dont elle a agi. « *Lorsque M. d'Auteuil fut nommé votre conseil, ce fut dans l'esperance que cette forme un peu plus douce que l'interdiction suffiroit pour vous mettre en garde contre la facilité que vous avez à contracter des engagements ; contre l'ignorance où vous avez paru etre des suites de celles que vous preniez, et qu'enfin l'avis d'un homme sage joint au desir sincere que nous vous supposions de vous tirer de l'affreuse labyrinthe ou vous vous étiez perdu tant de fois suffirait pour arrêter ce penchant de prodigalité qui vous portoit à déranger sans cesse, ce qu'à plusieurs fois votre famille avoit bien voulu se preter à reparer. Vous n'ignorez pas que votre gendre [Dominique de Belsunce] et le beau père de votre fils [Louis de Boccard] demandoient l'interdiction pour conditions des signatures et des engagements qu'on attendoit deux. C'est votre fille, c'est moi qui à force de prieres, de promesses avons obtenus qu'ils se contenteroient d'un conseil, en leur promettant bien que je veillerois de près à l'execution des engagements et que puisque ma fille et moi étions chargés de leurs confiance et de leur procurations nous ne ferions que les sacrifices qui nous seroient vraiment utiles et que nous nous refuserions constamment a ceux qui ne serviroient qu'a continuer des depenses déplacées. Je leur ai même assuré que pour peu que votre*

conduite ne fut pas nette, nous aurions certainement recours à l'interdiction »... Malgré cela, elles ont eu de la peine à obtenir ces signatures, et depuis, les soupçons se sont multipliés, de la part des créanciers comme de la leur, qu'il ne dût pas tout ce qu'il a déclaré, et qu'il changeât des engagements en billets à ordre ; il nia, sans donner de preuves. « *J'ai du aller à la recherche de la vérité, j'ai eu des preuves, qu'une partie de nos soupçons étoient très fondées [...]. J'ai du en parler à votre conseil et exiger le secret [...]. Je n'ai pas besoin de vous dire que le chagrin que j'en ai pris m'a rendu malade »...* Ensuite elle a soumis aux parents assemblés les preuves qu'elle avait recueillies « *J'ai demandé leurs avis, j'ai rappelé mes engagements envers mon gendre et ma belle-fille. J'ai appuyé surtout sur le désir qu'eux et moi avions de vous rendre la liberté en arrangeant vos affaires en faisant même des sacrifices s'il en étoit besoin mais que pour les faire avec fruits et en sûreté de conscience je ne voyois que l'interdiction, ils en sont tous convenus et nous nous sommes tous promis d'y mettre les formes les plus douces, les plus honnettes et de vous engager, d'abord à y souscrire pour arrêter et éviter l'éclat »...* Quant à l'intérêt de ses actions, elle invoque celui de leurs enfants et de leurs petits-enfants, « *et quant à moi la certitude morale de me préparer une rechute et d'abréger mes jours immanquablement »* (Les Autographes, hiver 2015, cat. 141, lot n° 106)

– L.A., 12^{ème} Conversation ; 2 p. in-4 (la fin manque), avec ratures, corrections et additions. Manuscrit de travail pour *Les Conversations d'Émilie* (1773), sous forme de dialogue mère-fille écrit pour l'éducation de sa petite-fille Émilie de Belsunce. Dans ce passage, la mère d'Émilie lui apprend à se forger sa propre opinion. Il est question des auteurs de comédie, dont la jeune fille ne sait que penser : « *Je ne trouve partout que des gens qui disent blanc et noir, le pour et le contre je ne sais auquel entendre, ni que croire [...] sur Quinault, sur Boileau, Corneille, Racine, etc.* » Sa mère l'incite à exercer son goût et lui conseille de se fier à son sentiment. Mais Émilie s'inquiète d'avoir lu dans la vie de Quinault que « *ses comédies avoient eu le plus grand succès, qu'elles étoient charmantes, et que je les trouvent détestables et que je ne comprends pas comment on a pu les trouver bonnes, il faut que je me trompe puisque toute une nation les applaudissoient »...* Lorsque sa mère lui demande en quoi elle les a trouvées mauvaises, Émilie avoue n'y avoir rien compris mais juge ce motif insuffisant : « *Mais sûrement, ma chère Maman, elle est fort bonne, j'entends bien Racine, Molière...* » ; argument aussitôt écarté par sa mère : « *Je vous assure qu'il y a des pièces de Molière que vous n'entendriez pas [...] Ma chère amie, le grand éloge que vous en avez lu est une compilation du sentiment des journalistes et des auteurs contemporains et amis de Quinault. Par cette raison les louanges peuvent être exagérées. D'ailleurs ce qui nous paroît fort mauvais est fort mal écrit aujourd'hui où le gout et surtout le stile se sont perfectionnés ; pouvoit être vraiment digne d'éloge dans ce tems là où les lettres commençoient seulement à faire l'objet du gout et des plaisirs de la nation »*. Émilie s'interroge : pourquoi donc lui avoir fait lire Quinault ? : « *comme nous lisons pour nous instruire et pour avoir une juste idée de la littérature françoise et de ses progrès ; j'ai cru qu'il étoit à propos de voir quel étoit le génie et le gout du siècle qui nous a précédé. J'ai voulu voir comment vous trouveriez ces ouvrages et si vous seriez frappée de la différence d'une pièce de Quinault à une de Voltaire par exemple [...]. J'étois bien aise d'avoir votre avis et d'être sûre que vous ne repetiez pas celui des autres, enfin que vous ayez un sentiment à vous »*. (Les Autographes, été 2016, cat. 143, lot n° 198)

FERREIN Antoine (1693-1769) médecin et chirurgien.

– L.A.S., vendredi matin, à Jean Paul Grandjean de Fouchy, secrétaire de l'Académie des sciences ; demi-page in-4, adresse (portrait gravé joint). « *Monsieur de Fouchy est prié de vouloir bien porter encore à l'Académie, les registres du comité, et la liste des mémoires ou sont les délibérations du comité des années 1746 et 1748. Il est aussi prié d'y joindre le petit mot que M^r Winston fit lire dernièrement par M^r de Jussieu directeur* ». (Les Autographes, été 2016, cat. 143, lot n° 211)

LALLY-TOLLENDAL Thomas Arthur de (1702-1766) gouverneur des Indes.

– M.A.S., réflexions, avec copies et minutes autographes de 5 lettres, 1764 ; 7 p. et demie petit in-fol. Réflexions sur des dépositions contre lui, et correspondance de la Bastille. – « *La 1^{ère} attention doit être de faire produire le journal de Fumel et de bien examiner les dattes de mes lettres au cas que le conseil vint à fabriquer des délibérations. De recuser tous les employés et offres de l'Inde et demander à être admis à preuve, de la révolte, de l'assassinat, et des signatures. Interpeller le sr de Leiry [Duval de Leyrit] pourquoi il demandoit 10 millions puisqu'il sçavoit que les revenus d'Arcate eussent suffi pour faire la guerre avec avantage, et il est à observer que lors qu'il a écrit cette lettre il attendoit mil hommes 2 vaisseaux de roy et 2 millions de plus [...]. Si le Conseil dit qu'il m'a obéi pourquoy a-t-il fourni des lettres au père Lavaur, à Fumel, Jumillac de Mesmes du Bausset et bien d'autres. Que sont devenus les 50 mil roupies envoyées à Dumont à 30 p. cent, voir le procès verbal des billets de caisse brûlés, les virements de parties &c. Demander la réponse de Mr D'Aché au Conseil sur sa sommation et produire la réponse faite à cette lettre. Quand le roy a prêté ses troupes à la comp. [Compagnie des Indes] son intention étoit que ces troupes fussent payées et nourries et c'étoit à la Comp. à y pourvoir, quand il a prêté ses vaisseaux c'étoit pour aider les troupes de terre, ors l'argent a manqué, les vivres ont manqué, et l'escadre a abandonné la cote, et la Comp. a été avertie à temps pour y pourvoir elle ne l'a pas fait* »... Il indique des pièces à réclamer, des confrontations à faire, l'organisation à donner à ses plaintes et conclut « *Pond[sichéry] de notoriété n'a pu suffir à la subsistance de l'armée pendant qu'il étoit libre et que nous étions maîtres de la campagne, comment peut-on exiger qu'on put l'approvisionner, et nourrir l'armée quand il a été bloqué* »... Suivent les copies par Lally, ou minutes, de 5 lettres. – 1° Lettre anonyme de la Compagnie des Indes du 15 mars 1764, à laquelle Lally ne répondra pas, par principe. – 2° Une lettre de l'ancien contrôleur des Finances Bertin au lieutenant-général de la police Sartine (21 mars 1764), l'invitant à donner à Lally la liberté nécessaire pour donner procuration s'il souhaite réclamer une part des prises faites par le Condé. – 3° Réponse de Lally à Bertin « *La privation de ma liberté et de mes papiers a entièrement effacé de mon esprit tout objet étranger à celui pour lequel je gemis depuis 14 mois dans les fers. D'ailleurs [...]* il y a en vérité trop longtemps que je sers de pâture à la rage d'un tas de brigands protégés par une administration au service de laquelle j'ay exposé ma vie et sacrifié ma santé pendant 5 années entières pour m'exposer encore à avoir affaire à elle »... Suit une belle attaque contre l'administration de la compagnie des Indes qui protège des calomnieux, des voleurs et des assassins... – 4° Lettre de Lally à Sartine, refusant d'avoir affaire à la succession d'un nommé Lambert, qui fut cuisinier en Inde « *Ces certificats m'ont tout l'air de quelques bas témoignages qui n'ont pas je crois coûté cher* »... – 5° Supplique de Lally au premier président de la cour, 30 mars 1764, pour obtenir d'être interrogé dans la maison du gouver-

neur de la Bastille. Apprenant qu'il serait traduit au palais pour être interrogé, redoutant cette « *humiliation* », il soumet au magistrat des considérations sur la cabale qui le poursuit, qui s'attroupe sous ses fenêtres, qui l'insulte lorsqu'il se promène sur les tours de la Bastille et dont le chef, ancien officier des troupes de l'Inde, a menacé en plein Palais-Royal un aide de camp de Lally « *Cette cabale est soudoyée et animée par 5 ou 6 particuliers que j'ay maltraité dans l'Inde sur ce qu'ayant fait des fortunes immenses au service de la Comp. ils refusaient de se prêter à ses besoins lorsque Pond. étoit prêt à succomber, et je suis convaincu qu'elle appostera des emissaires sur mon chemin pour amener le peuple* »... Joint un manuscrit dicté pour sa défense, partie militaire (3 petit in-fol.).

(*Les Autographes*, hiver 2015, cat. 141, lot n° 169)

MACQUER Pierre Joseph (1718-1784) chimiste et médecin, opposant à Lavoisier, il introduisit la fabrication de la porcelaine à la manufacture de Sèvres.

– L.A.S., Paris 14 juillet 1783, au comte de Saluces [Giuseppe Angelo di Saluzzo (1724-1810)] de l'Académie des Sciences de Turin ; 3 p. et demie in-4. C'est avec plaisir qu'il a reçu à Paris les savants Malaspina et Luini, qui lui ont même fait l'honneur d'assister « *à mon cours public de chimie au jardin royal des plantes [...]. Leurs noms et leur réputation leur ont fait ouvrir toutes les portes ; ils sont fêtés ici [...]. Ces Messieurs m'ont parlé de la traduction du Dictionnaire de Chimie par M. Scopoli [...]. Bien loin d'être fâché que M. Scopoli combatte plusieurs de mes idées, je serai au contraire très charmé de connoître celles d'un savant aussi distingué et j'y applaudirai de bon cœur, si, comme cela est très possible, elles sont plus près de la vérité que les miennes, car je puis vous assurer, que pour toutes les vues systématiques, j'ai dit les choses comme elles se sont présentées à mon esprit, d'après la méditation sur les faits, sans aucun attachement particulier à l'espèce de système qui en a résulté. Il est, comme tous les autres destiné à subsister, jusqu'à ce qu'il en vienne un nouveau qui le renverse, et tout homme sensé qui en fait, doit avoir pris d'avance son parti sur cela* ». Puis il parle du beau mémoire de leur confrère, le comte Morozzo, relatif à « *la décomposition du gaz méphitique et du gaz nitreux* ». Joint un post-scriptum autographe où il est question du chevalier Fontanella, « *attaqué d'une maladie mortelle et incurable* », et de l'éducation du fils de M. Martin de Turin.

(*Les Autographes*, hiver 2015, cat. 141, lot n° 190)

MALESHERBES Chrétien Guillaume de LAMOIGNON (1721-1794), naturaliste, magistrat, directeur de la Librairie.

– L.A., adressée à M. Le Fur. [Paris 13 février 1777] ; 1 p. in-8°. Il espère que son correspondant pourra enfin revenir à Paris : « *Je crois votre présence absolument nécessaire à la conclusion de vos affaires* », lui envoie une lettre « *qui m'est venue à votre adresse et adressée à Dordrecht* ». Joint une lettre signée, avec compliment autographe du cardinal Giuseppe Albani, Rome, 25 novembre 1806, à une « *Majesté Royale* » (1 p. in-folio en italien), lettre de vœux.

(*Art et Autographes*, cat. 75, lot n° 27835)

MORELLET André (1727-1819), abbé, homme de lettres et économiste.

– L.A.S., [15 décembre 1809], à Charles Bossut, membre de l'Institut de France ; 3 p. in-8. Éloge de l'Histoire générale des mathématiques depuis leur origine jusqu'à l'année 1808 de l'abbé Bossut, évoquant la controverse entre D'Alembert et Alexis Clairaut à l'Académie des sciences. Il est plein de

reconnaissance du beau présent de son confrère : « *je me suis mis à le lire en me levant avec le jour. J'ai lu votre discours preliminaire et au tom. 2e votre section X du mouvement des cometes où je suis allé avec empressement chercher votre jugement sur la querelle dont vous et moi nous avons été les temoins entre deux hommes que nous avons estimés tous deux vous et moi. Dans votre discours preliminaire j'ai trouvé beaucoup d'ordre et de netteté un plan bien tracé et plusieurs reflexions ingenieuses et justes et piquantes comme ce que vous dites en combattant une opinion que vous traités ce me semble avec beaucoup d'indulgence celle des gens donnent la supériorité aux facultés de l'imagination sur les hautes connoissances auxquelles s'elevent les sciences physiques et mathematiques. J'aime aussi beaucoup la manière dont vous exposés la différence des lettres et des beaux-arts d'avec les sciences exactes quant aux progrès que le tems peut apporter dans les unes et dans les autres et qui sont bien autres et bien plus considerables dans le genre de connoissances où les decouvertes des ages comme vous le dites s'ajoutent les unes aux autres. C'est faute d'avoir saisi cette verité que dans la querelle des anciens et des modernes La Mothe et Terrasson ont mal raisonné en appliquant ce qu'on peut dire avec verité des progrès que le tems amene dans les sciences, à des connoissances dans lesquelles la perfection est presque'entierement l'effort du genie* »... Il a beaucoup goûté l'impartialité de son jugement du grand procès élevé entre leurs amis D'Alembert et Clairaut, et sans donner d'avis sur l'objet de leur division, il estime que l'exposé de Bossut dissipe tous les doutes... « *J'aime l'interet avec lequel vous defendes contre les ennemis secrets du merite litteraire la chaleur avec laquelle ces deux grands geometres se disputoient de sublimes verités qui sont sans doute d'une plus grande importance que de miserables interets d'argent dont retentissent les tribunaux. Enfin à mon avis vous avez jugé avec justice et vous avez peint avec verité les caractères et les travaux de ces hommes celebres* ».

(ALDE, cat. du 16 décembre 2015, lot n° 171)

NECKER Suzanne Curchod, madame (1739-1794) femme de lettres suisse, épouse de Necker et mère de M^{me} de Staël.

– L.A., [janvier 1775], à Élie Salomon François Reverdil ; 3 p. in-4, adresse. Lettre parlant du jésuite Caveirac, pourfendeur de l'Édit de Nantes, des candidatures à l'Académie française du chevalier de Chastellux et de Malesherbes, et de l'avocat et économiste Théodore Rilliet de Saussure. Elle assure Reverdil de son amitié ... « *Les crimes de l'Abbé de Caveirac ne m'étoient point inconnus; j'aime à vous entendre parler avec cette ferveur que le grand monde diminuë quelquefois ; quand à moi je me sens toujours prête à souffrir le martire pour une Religion qui ne l'infligera jamais, et qui seule a concilié les droits de la divinité avec ceux de l'humanité ; nous espérons bien un peu plus de tolérance à present. Il semble que les grandes idées et les grands principes sont comme les grandes masses qui avancent lentement, mais qui détruisent à la fin tout ce qui occupoit leur place. Ce siècle n'est certainement pas plus doux que le précédent. Nous avons vu renouveler il y a quelques jours les horreurs du parricide ; et je crains que le système du chevalier de Chatelu ne soit un peu ebranlé, à propos du chevalier tous ses amis lui destinoient la place vacante à l'academie françoise son discours de reception étoit commencé lorsque la réputation de Mr de Malsherbe prenant un nouvel eclat par la fermeté et la noblesse de ses harangues, le chevalier s'est jetté à ses pieds en quelque manière pour l'engager à prendre cette place qui lui étoit destinée. Mr de Malsherbe a cédé et le chevalier s'est fait beaucoup d'honneur par cette conduite* ». Rilliet de Saus-

sure est chez les Necker : ils lui trouvent « *de l'esprit et des connoissances. Ses manières extravagantes ajoutent encor à l'impression qu'il nous fait, elles se ressemblent assez à ces accents étrangers qui font valoir les moindres pensées. On est étonné qu'un fou ait de l'esprit comme les parisiens sont surpris qu'un autre qu'un françois sache combiner des idées* ».

(ADER Nordmann, vente aux enchères salle Favart, Paris, 26 novembre 2015, lot n° 186)

PANCKOUCKE Charles Joseph (1736-1798).

– L.A., signée au chimiste Louis Bernard Guyton de Morveau (1737-1816). S.l., 2 février 1788. 1 p. 1/2 in-4. Sur la monumentale *Encyclopédie méthodique* : l'éditeur Panckoucke, qui avait publié une réédition de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, lança également en 1782 la publication d'une *Encyclopédie méthodique* qui, achevée seulement en 1832, après sa mort, comprit plus de 200 volumes. « *Je travaille actuellement à un tableau ou aperçu du nombre de volumes, de discours et de planches que doit avoir l'Encyclopédie par ordre de matières, avec le détail des accroissemens, des changemens, des améliorations et des parties nouvelles et omises dans le prospectus général et qu'on a jugé à propos de faire et d'ajouter pour compléter et perfectionner cet ouvrage. Comme vous devez, Monsieur, y tenir une place importante, je vous demande en grâce de me fournir le plutôt possible les changemens que votre partie à subis, depuis la publication de ce 1^{er} prospectus, les secours que vous avez reçus ou que vous vous êtes procurés ; des détails sur la pharmacie et par qui vous comptez faire faire cette partie. Ce tableau devient nécessaire pour calmer la mauvaise humeur du public qui d'ailleurs se plaint bien moins du grand nombre de volumes qu'aura l'ouvrage que de la lenteur de quelques auteurs qui n'ont encore rien publié. Le public attend avec impatience une nouvelle livraison de votre part* ».

(Les Neuf Muses, cat. Balbec octobre 2015)

POISSON Jeanne Antoinette, marquise de Pompadour (1721-1764), favorite de Louis XV.

– L.A.S., au Marquis de Monteynard. 1 p. in-8°. 4 septembre 1762. Adresse et cachet de cire sur le 4^e feuillet. « *M. le Prince de Condé a rendu compte monsieur de votre bonne conduite. J'en suis d'autant plus aise qu'il a vu que je ne l'ai pas trompé dans le bien que je lui ai dit de vous. Le zèle pour le service du Roy est sans contredit le meilleur moyen pour réussir auprès de moi. C'est celui que vous avez pris, il vous a été et vous sera glorieux et utile. Je suis très parfaitement monsieur votre très humble et très obéissante servante La M. de Pompadour. Faites mes compliments je vous prie à votre beau frère et dites lui que ses lettres de services ont été oubliées, mais qu'elles vont partir.* » Très rare signature de la marquise qui ne signait quasiment jamais ses lettres.

(Autographes des siècles, Lyon, cat. 11, lot n° 79)

POLIGNAC Yolande Martine Gabrielle de Polastron, marquise de Mancini, (1749-1793), amie et confidente de la reine Marie-Antoinette.

– L.A.S., adressée au comte d'Angiviller. Versailles, 21 septembre 1783. 1 p. petit in-4. Encre brune sur papier vergé filigrané. Lettre concernant le séjour du premier Dauphin (Louis Joseph Xavier François de France) au château de la Muette et d'une glace qu'elle réclame. « *M. le Dauphin, Monsieur, allant à la Muette pendant le voyage de Fontainebleau, je vous prie Monsieur de vouloir bien donner vos ordres pour qu'il me soit fourni pendant mon séjour à la Muette, la*

glace dont je pourrai avoir besoin. »... Charles Claude Flahaut de La Billarderie, comte d'Angiviller (1730-1809), fut administrateur des Arts, et dernier directeur général des Bâtiments du Roi. Joint : Réponse autographe du comte d'Angiviller, à l'intérieur du double feuillet, datée du 25 septembre 1783. Il précise qu'il a déjà fait parvenir l'ordre de fournir une glace à la duchesse de Polignac.

(Librairie *Signatures*, novembre 2015, cat. 12, lot n° 193)

SARTINE Gabriel Antoine Raymond de (1729-1801) lieutenant de police, ministre de la Marine.

– L.S., Paris 26 mai 1777, au comte de Nolins ; 1 p. petit in-4. Il a reçu « *les deux projets de déclaration concernant les negres des Colonies et les observations jointes. Recevez-en mes remerciemens et faites-les agréer de ma part à Mrs de La Ferrommays et de Bongars.* »

(*Les Autographes*, printemps 2016, cat. 142, lot n° 260)

– L.S., Paris 24 décembre 1773, à Jean-Baptiste, marquis Du Sauzay ; 2 p. in-4. Il avise le lieutenant des Gardes Françaises de plaintes des marchands de la rue Saint-Honoré : « *les sentinelles du regiment des Gardes françaises, ne permettent pas pendant l'opera, que les carrosses des personnes qui viennent acheter chez eux les attendent devant leurs boutiques, on oblige les carrosses bourgeois de sen aller dez que les maîtres sont descendus ; l'on ne permet pas non plus aux fiacres d'aprocher des boutiques.* »... Il le prie d'intervenir. « *Il seroit facheux pour ces marchands que l'opera qui doit leur etre favorable par le grand nombre de personnes qu'il attire dans le quartier, leur fut onereux par la difficulté de garder ou de se procurer les voitures dont on a besoin.* »

(*ALDE*, cat. du 19 mai 2016, lot n° 368)

– L.S., Marly 22 octobre 1779, au constructeur de vaisseaux Antoine Grognard ; 1 page et demie in-fol. Le prince de Montbarey désirant faire établir à Cherbourg « *deux chaloupes canonnières pour protéger les ouvrages qui s'exécutent sur l'Isle Pelée, il devient absolument nécessaire de construire deux bâtiments [...]* Vous donnerez à ces chaloupes assez de stabilité et de force pour pouvoir tenir la mer dans les mauvais tems et pour pouvoir naviguer avec sûreté, parce qu'indépendamment du service qu'elles auront à rendre pour la protection de l'Isle Pelée, il faudra lorsque les circonstances l'exigeront, qu'elles puissent assurer la navigation des convois qui passeront par la déroute. »

(ADER Nordmann, vente aux enchères salle Favart, Paris, 22-23 juin 2016, lot n° 566)

TRESSAN Louis Élisabeth de LA VERGNE, comte de (1705-1783) lieutenant général et écrivain, fit des travaux sur l'électricité (membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française).

– L.A., [1747, à François Augustin Paradis de Moncrif] ; 4 p. in-4. Épître du « *mouton* » au « *fauteuil* », sur une affaire galante [les surnoms de « *mouton* » et « *fauteuil* » avaient été donnés à Tressan et Moncrif dans la société intime de la Reine Marie Leszczyńska, dont Moncrif était le lecteur ; en 1747, Tressan avait prié Moncrif d'intervenir auprès de la duchesse de Villars pour obtenir un régiment] « *O cher et divin fauteuil, je deffie bien tous les anges et tous les malins qui ont jamais inspiré Ste Therese et Mde de Boufflers, de rassembler autant de traits frappans, de guayeté, de ridicules saisis, de folie et de raison qu'il*

y en a, dans l'adorable lettre que je reçois de vous, ouy c'est aux pieds de ce fauteuil que le duc d'Ayen, et l'auteur des chansons des aides de camp devoient aller recevoir des leçons de bonne plaisanterie ; mes gens m'ont pris pour un fol en me voyant éclater de rire dix fois, et ne pouvant achever, de parcourir le tableau que vous m'envoiez, ma foy mon cher ami, ou vous n'aimez plus Monsieur le Comte [d'Argenson] ou vous auriez deu luy faire part de vos sublimes remarques et d'une lettre qui feroit mourir de rire un stoicien, il m'est impossible de la bruler, mais foy de mouton je ne la montreray pas »... Il avait raison de compter sur le commérage vif et tendre de la maréchale [de Villars] et de M^{me} du F., sur la vieille galanterie de son oncle et sur « le maintien, nigaud et insinuant de la grande mylady [...] elle cache autant d'esprit que de finesse sous ce diable de maintien, mais c'est toujours un peu la princesse, ne vous y fiez pas, elle ressemble aux petits chiens des ruës qui entrent dans une cuisine, en regardant le parti qu'on prendra ou de les caresser ou de les jeter par la fenestre, et qui finissent par se coucher au coin du feu. Ma foy, si cependant l'affaire alloit trop bon train, je crois qu'il ne seroit pas trop mal d'avertir le chevalier d'honneur de prendre garde a la charmante creature, car enfin ma confiance dans la restauration des charmes de l'heroine des Oreades, n'a point été jusqu'au point de negliger des precautions, et je ne suis jamais sorti de chez elle sans m'estre purifié comme Isaïe, par un coup de la baguette de notre ami Pibrac. Bons dieux mon cher fauteuil que vous avez veu une bonne scene chez le Ma^{al} [de Villars] et que vous savez bien m'en faire jouir. Je crois que je comence a mieux aimer a en entendre parler que de la voir, cependant il est vray qu'elle est aimable, mais il falloit avoir autant de temps de reste que j'en ay icy pour le demesler, et forcer ce diable d'esprit froid et caché à joüer »... Il conseille cependant de la circonspection « si la mylady reussit dans son voyage, elle aura fait une bonne action, si elle echouë, elle aura fait ce qu'elle devoit et pouvoit faire, et moy j'ay bien fait aussi de l'aider dans les moyens. Mais cher fauteuil, o dieux qu'elle bonne mine fera M. le Comte en la voyant, s'il scait le dessous, (esce des cartes, qu'il faut dire par honesteté) et surtout sil la voit sur le point du Ma^{al} rapellant tous deux ce que nous conte l'archevesque Turpin des princesses delaissées, que de preux chevaliers prenoient en garde. Je serois bien fâché que le Ma^{al} fust ou trop malade ou trop ridiculisé par cette mission, ainsi cher fauteuil, je vous supplie de gouverner un peu tout cela, qui me fait mourir de peur et de rire en mesme temps. Soyez sur que je marqueray reconnoissance, le plus adroitement que je pouray a M. Chauvelin, et cela des aujourduy »... Il évoque une réponse à ses sollicitations... Puis il assure que « le cher fauteuil sera toujours le pibrac de mon esprit, il n'y a en moy que le cœur qui se soutiene un peu, parce qu'il est rempli d'images adorables [...] J'espere que le cher et divin fauteuil voudra bien me mander un peu la suite de ses observations sur la comete d'Ecosse, et si le Ma^{al} luy sert de queüe. Adieu mon cher ami, [...] tout m'enchant de vous, et je voudrois bien estre digne du reste comme des justes remontrances que vous faictes au tendre et indiscret mouton ».

(Les Autographes, été 2015, cat. 140, lot n° 281)

VOLTAIRE François Marie AROUET, dit (1694-1778).

– Manuscrit avec notes autographes, « Reponse aux lettres que Maupertui a ecrites a Paris contre moy », [décembre 1752] ; 4 p. in-4. Mémoire sur la querelle entre Voltaire et Maupertuis (1752-1753), affaire qui s'envenima lorsque Voltaire prit la défense de Koenig, et qui amena la disgrâce de Voltaire auprès de Frédéric II. Ce Mémoire, dicté par Voltaire à son secrétaire Joseph Du Fresne de Francheville fils, puis annoté par lui, a été publié d'après une copie par

Beuchot au tome L des *Œuvres* de Voltaire (*Mélanges*, t. XIV, 1834, p. 614-620); il le date de la seconde moitié de décembre 1752, au moment où Frédéric II se disposait à faire brûler la *Diatribes du docteur Akakia* par la main du bourreau sur une place publique de Berlin (24 décembre), et quelques jours avant que Voltaire renvoyât à Frédéric ses titres et décorations. Voltaire a écrit de sa main ce titre en haut du Mémoire : « *Reponse aux lettres que Maupertui a ecrites a Paris contre moy* ». Il évoque les ambitions et manœuvres de Maupertuis à l'Académie. « *J'avais toujours fait gloire d'avouer que je devais beaucoup aux conseils de Mr de Maupertuis lorsque j'étudiais la physique newtonienne alors très peu connue en France. Je l'en remerciai publiquement* », mais cela ne sembla pas suffisant au mathématicien : « *je n'aurais été que son sous secrétaire.[...] je ne connais point la politique en fait de littérature, je ne connais que l'indépendance et le travail* ». Voltaire trouva ce travail et cette indépendance à la cour de Frédéric II, et pendant deux ans il en jouit sans s'embarrasser de mondanités « *Il n'a pas été mal aisé de calomnier aupres du Roi un homme qui par cette vie solitaire s'était privé lui même de tous les moiens de se deffendre. [...] On sait combien il est aisé dans une cour de faire parvenir à l'oreille du prince un mot qui peut interesser son amour propre. L'art de nuire sans se compromettre n'est pas un art nouveau, et il n'y a pas grand mérite à le mettre en œuvre. Mais on a beau être savant dans cet art de lancer des traits et de retirer la main, on ne peut pas toujours la retirer si vite qu'elle ne soit aperçue* » ... Il donne des exemples de la perfidie de son rival, concluant : « *Il m'a persecuté sans relache par de tels artifices tandis que j'étais uniquement occupé loin de ma patrie du monument que je voulais élever à sa gloire. Enfin est venue l'affaire de Mr. Koenig mon ancien ami. L'adresse et la violence qu'il a employées pour l'opprimer sont connues de toute l'Europe littéraire. Funeste ressource que l'adresse dans une dispute matématique !* » ... Au lieu de reconnaître son erreur et de remercier Koenig de sa rectification, Maupertuis l'a fait condamner comme faussaire dans une assemblée de l'Académie, « *il a intéressé, il a compromis les puissances les plus respectables dans cette persécution inouïe. Ce n'est pas tout, il a dicté lui même l'accusation et la sentence et a porté encor l'art de la vengeance jusqu'au point de vouloir paraître modéré et clement* » ... Voltaire raconte l'infâme comportement de Maupertuis, qui a poursuivi son ancien ami jusque dans son asile à la cour d'Orange. Cependant l'appel au public parut, et les académiciens de Berlin, les philosophes d'Allemagne, de Paris, de Londres, en un mot toute l'Europe littéraire reconnut que Koenig avait raison. « *C'est un grand malheur que cet appel au public n'ait pas été lu par sa majesté, Maupertuis ne l'aurait pas compromise comme il a fait. Dans ce tems-là même il fit imprimer ses Lettres, ouvrage singulier par lequel il croiait mettre le sceau à sa réputation et ajouter un nouveau triomphe à la victoire qu'il croiait avoir remportée sur Mr. Koenig. En effet le sceau a été mis à sa réputation[...]* Je crus être en droit d'en dire mon avis, je crus qu'un livre jugé ridicule par tout le monde ne méritait pas d'être réfuté sérieusement. J'ai déplu en cela au Roi qui alors n'était aucunement informé de tout ce que je viens de dire. J'espère que quand il le sera, il me rendra la justice qui m'est dûë, et qu'un homme tel que lui, capable d'éclairer l'Europe sur bien des choses, jugera au moins comme elle dans cette affaire ». Voltaire ajoute à la fin, de sa main : « *Jajoute que Maupertui a ecrit cent lettres dans toute l'Europe, pour maccuser d'avoir abusé de la signature du roy. Quelle calomnie ! et quel philosophe !* ».[Vente Jacques Charavay, 16 mai 1859, n° 152.] (*Les Autographes*, été 2015, cat. 140, lot n° 295)

– L.A.S., « V », adressée à D'Alembert, située et datée « Au Chene, Lausane », 1^{er} septembre [1757]. 1~p. in-8 (188 × 113 mm). Provenance: Société des manuscrits des assureurs français (acquisition à l'hôtel Drouot, 6 mai 1981). [Cette lettre, relative à l'article MANNE de l'*Encyclopédie*, s'inscrit dans l'échange entre Voltaire et D'Alembert à propos du voyage de Morellet à Rome en passant par Genève et des articles faits pour l'*Encyclopédie* par le « prêtre » de Voltaire, Polier de Bottens. Elle est donc datée de 1757, année où Voltaire est bien à Lausanne le 1^{er} septembre. D'après le texte complet de la lettre et les échanges précédents, on comprend qu'il s'agit de l'article MANNE DU DESERT (*Critique sacrée*.), attribuable, donc, à Polier de Bottens. Cet article ne paraîtra qu'en 1765, au volume X, après l'interdiction et l'interruption de l'*Encyclopédie* en 1759]. « Mânne me parait assez bon quoy qu'un peu rabiniste. Je crois que les philosophes et les curieux pourront etre contents de l'article. Cependant un bon apoticaire en eut dit davantage et aurait démontré apoticairement la supériorité de mânne grasse, sur manne maigre [...] » Voltaire regrette ensuite d'être à Lausanne alors que le « téologal » [Morellet], est à Genève et souhaite revoir D'Alembert à l'hiver, accompagné de Diderot : « amenez M^r Did(e)rot et nous luy jouerons son fils naturel [...] ». [Il s'agit de la lettre 57.25 de l'*Inventaire analytique* de la correspondance de D'Alembert (vol. V/1), à paraître dans le prochain volume de correspondance de D'Alembert (vol. V/3, CNRS Éditions) et dans l'édition numérique de l'*Encyclopédie* en 2017, voir enccre.academie-sciences.fr]

(Vente Christie's, Paris, 2 décembre 2015, lot n° 46)

– L.S., signée de son initiale « V », dictée à son secrétaire Jean Louis Wagnière, [adressée au comte de Rochefort]. [Ferney], 9 novembre 1771. 3 pp. 1/4 in-4. Sur son engagement contre la torture et les erreurs judiciaires. Voltaire y approuve d'ailleurs la réforme radicale de la justice engagée par le chancelier Maupeou, à l'encontre des vieux Parlements. Il affiche également sa tendresse pour D'Alembert. « Vous pardonnez, sans doute, mon cher militaire et philosophe, au vieux malade qui paraît si négligent, mais qui sera toujours pénétré pour vous de la plus tendre amitié. Je prends la liberté d'en dire autant à Madame Dix-neuf-ans qui est tout aussi philosophe que vous. Je ne vous ai point envoyé La Méprise d'Arras, premièrement le paquet serait trop gros; en second lieu, aiant été mieux informé, j'ai su que l'avocat avait fait un roman plutôt qu'un factum, et qu'il avait joint au ridicule de sa déclamation puérile, le malheur de mentir en cinq ou six endroits importants. Ce bavard m'avait induit en erreur, ainsi on est obligé de supprimer la méprise. Le malheureux qui a été condamné à la roue était assurément très innocent. Sa femme condamnée à être brûlée était plus innocente encore ; mais l'avocat n'en est qu'un plus grand sot d'avoir affaibli une si bonne cause par des faussetés, et d'avoir détruit des raisons convaincantes par des raisons pitoiables. J'ignore actuellement où cette abominable affaire en est ; je sçais seulement que la malheureuse veuve de Monbailly n'a point été exécutée. Il est arrivé à cette infortunée la même chose qu'aux prétendus complices du chevalier de La Barre. Le suplice de ce jeune officier qui serait certainement devenu un homme d'un très grand mérite, arracha tant de larmes, et excita tant d'horreur que les misérables juges d'Abbeville n'osèrent jamais achever le procez criminel de ces pauvres jeunes gens qui devaient être sacrifiés au fanatisme. Ces catastrophes qui arrivent de tems en tems, jointes aux malheurs publics, font gémir sur la nature humaine. Mais que mon militaire philosophe soit heureux avec Madame Dix-neuf-ans. Il est de l'intérêt de la Providence que la vertu soit

quelquefois récompensée. Vous ne retournez à Paris qu'à la fin de décembre, il faudra que vous alliez servir votre quartier. Vous n'aurez guères le tems de voir Mr d'Alembert, mais si vous le voiez je vous prie de lui dire que je voudrais passer le reste de ma vie entre vous et lui. On vient de réformer le parlement de Dijon, on en fait autant à Rennes et à Grenoble. Celui de Dombes qui n'était qu'une excrescence inutile est supprimé. Voilà toute cette grande révolution finie plus heureusement et avec plus de tranquillité qu'on n'avait osé l'espérer. La justice rendue gratuitement et celle des seigneurs exercée aux dépens du roi seront une grande époque, et la plus honorable de ce siècle. Un grand mal a produit un grand bien. Il y a là de quoi se consoler de tant de malheurs attachés à notre pauvre espèce. Notre hermitage vous renouvelle les sincères assurances de l'amitié la plus inviolable » – L'affaire du chevalier de La Barre. Le 1^{er} juillet 1766, le jeune Jean-François Le Fèvre de La Barre avait été torturé et exécuté à Abbeville pour avoir chanté des chansons et pour n'avoir pas ôté son chapeau au passage d'une procession qui avait été organisée par l'évêque à la suite de la profanation d'un crucifix. Le *Dictionnaire philosophique de Voltaire*, trouvé chez le chevalier, fut brûlé sur le corps du supplicié. Voltaire avait publié en 1768, à la date de juillet 1766, une Relation de la mort du chevalier de La Barre, et, donnerait encore en 1775, sur le même sujet, Le Cri du sang innocent : ce livre viserait à faire obtenir justice (et non grâce) à un autre jeune homme, Gaillard d'Étallonde de Morival, condamné en 1766 en même temps que le chevalier de La Barre et pour les mêmes raisons, mais qui était parvenu à se réfugier en Prusse. Étallonde n'obtiendrait ses lettres d'abolition qu'en 1788. – L'affaire Montbailly. Le 19 novembre 1770, François-Joseph Monbailly avait été torturé et exécuté à Arras sur l'accusation erronée d'avoir tué sa mère. Sa femme avait également été condamnée mais, emprisonnée, demeurait en sursis car elle était enceinte. Voltaire s'empara de l'affaire et publia à ce sujet en novembre 1771 le pamphlet La Méprise d'Arras. Il rappelait également dans cet ouvrage les autres erreurs judiciaires qu'il avait déjà dénoncées, ce qui en faisait une arme en faveur de la réforme judiciaire du chancelier Maupeou : celui-ci avait ordonné le renvoi des anciens Parlements responsables de la mort de Calas de La Barre, de Lally Tollendal. – Le comte de Rochefort ami de D'Alembert et de Voltaire. Voltaire entretint une longue correspondance amicale avec Jacques de Rochefort d'Ally, brigadier des armées, et la jeune épouse de celui-ci, Jeanne Louise Pavée de Provençères, qu'il surnomma « madame Dix-huit-ans », puis, quelques années plus tard par galanterie, « Madame Dix-neuf-ans ».

(*Les Neuf Muses*, cat. Balbec octobre 2015)

– L.S., « Voltaire » avec 3 lignes autographes, [Colmar vers le 10 novembre 1753, à François Louis Defresney] ; 2 p. 1/4 in-4. [III, 3603, *Correspondance de Voltaire*, Pléiade]. Il a vu, par la lettre à son secrétaire Collini, « que vous me conservez toujours les bontés prévenantes dont vous m'avez honoré à Strasbourg ». Il ira lui témoigner « ma vive reconnaissance de toutes les attentions dont j'ai été comblé. La rigueur de l'hiver et l'édition des Annales de l'empire que j'ai été obligé de diriger, m'ont retenu à Colmar et m'y retiendront encor quelque tems. Ce sera une grande consolation pour moi de revoir des amis aussi aimables que vous. Je profiterai, puisque vous voulez bien le permettre, de la bonté que vous avez de donner cours à mes lettres pour l'Allemagne. [...] Je présente mes respects à Madame votre mere, et je me flatte que vous m'excuserez, si dans la langueur où me jettent mes maladies, je n'ai pas l'honneur de vous assurer de ma main avec quelle tendresse je suis, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur ».

Voltaire (qui avait dicté la lettre à son second secrétaire Duchesne de Francheville) signe, puis ajoute de sa main: « *Quand les annales de l'empire seront finies je compte venir vous en présenter un exemplaire* ». La fin de la lettre est dictée à son premier secrétaire, Cosimo Alessandro Collini (1727-1808) : « *Vous commencez à vous faire un cabinet de curiosités ; on m'a envoyé d'Amerique un pied de cerf dont l'espèce n'est pas plus grande que celle des petits chiens des Dames de ce païs-ci. Le haut de la jambe est enchassé dans une garniture d'or vierge. Il y a aussi ce qu'on appelle la sonnette du serpent à sonnette; les cloches de votre cathédrale font un peu plus de bruit ; je voudrais bien les entendre avec vous. Permettez que je vous prie de mettre ces babioles dans votre cabinet ; il faut que la balle aille au joueur~*».

(ADER Nordmann, vente aux enchères salle Favart, Paris, 26 novembre 2015, lots n° 211 à 236 pour les suivantes)

– L.A.S., Colmar 31 octobre 1753, à François Louis Defresney, « *Directeur des Postes* » à Strasbourg ; 1 p. in-4, adresse avec cachet de cire rouge. Lettre écrite par son secrétaire Cosimo Alessandro Collini sur Voltaire, qui travaille aux annales de l'empire, que lui a commandées la princesse de Saxe-Gotha, avec l'aide de l'historien alsacien Jean-Daniel Schoepflin (1694-1771). « *Nous avons passé une quinzaine de jours à la Papeterie de Mr Schoepflin ; elle est située entre des montagnes* » [à Luttenbach] ... Voltaire « *a toujours été dans sa chambre, ou pour mieux dire dans son étuve, où il y avait toujours un poêle ardent ; il a écrit, il a lu, il a joué aux échecs, il a eu la colique etc. etc.* ».

– L.A.S., «Voltaire», Colmar 14 novembre 1753, [à François Louis Defresney] ; 1 p. in-4. [III, 3607, *Correspondance de Voltaire*, Pléiade]. « *Il m'est arrivé de Paris à Strasbourg une malle contenant des papiers de famille avec une petite partie de ma vaisselle d'argent marquée à mes armes laquelle je compte rapporter à Paris. Mrs les fermiers generaux n'ont jamais exigé de droits lorsque j'ay porté et reporté un peu de ma vaisselle dans mes voïages. Je supplie Monsieur le directeur des fermes de Strasbourg de vouloir bien me donner sur cela les facilitez necessaires dont je lu y auray obligation, et dont Mrs des fermes generales ne luy seront pas mauvais gré* ».

– L.A.S., «V», Colmar mercredi [1753-1754, à François Louis Defresney] ; 3/4 p. in-8. [III, 3640, *Correspondance de Voltaire*, Pléiade]. « *J'abuse terriblement de vos bontez mon cher et aimable correspondant. Comment pourrez vous faire pour adresser ce paquet au pere de Menou à Nancy? ne peut on pas l'envoyer par les diligences ? en ce cas je vous supplie d'avoir la bonté d'avancer les frais du port ? Je n'ose vous demander de le faire partir par le grand courier. Je vous renouvelle ma tendre reconnaissance* ». Joint la copie d'époque (2 p. 1/4 petit in-4) de l'échange de lettres entre Voltaire et le Père Joseph de Menoux (l'ancien confesseur du roi Stanislas): lettre de Voltaire, Colmar 17 février 1754, dénonçant les calomnies répandues contre lui par le Père Mérat [IV, 3689] ; réponse du Père de Menoux, 23 février 1754.

– L.A.S., «V», [Colmar 1753-1754], à François Louis Defresney à Strasbourg ; 1 page et demie in-4, adresse. [III, 3641, *Correspondance de Voltaire*, Pléiade]. « *Mon cher et aimable enfant, on dit que j'aurai bientôt le plaisir de vous voir à Colmar. Vous y consolerez comme à Strasbourg un pauvre malade, et si l'amitié guérit vous serez mon medecin. Le chevalier de Glinglin [Klinglin] et moi sommes*

les malades les plus desesperes de la province. Je vous remercie tendrement des soins que vous voulez bien prendre de mon paquet égaré. Il venait de Leipzik. J'ignore qui a porté la malle chez moy. Il était sans doute chargé du petit ballot de Leipzik. Je me flatte qu'il n'échappera pas à vos recherches. C'est en vous qu'est toute ma confiance. J'attends une grande malle de Paris qu'on a pris la liberté de vous adresser par les rouliers. Toutes mes consolations me viennent par vous ».

– L.S., «V», avec 2 lignes autographes, Colmar 19 mars [1754, à François Louis Defresney] ; 3/4 p. in-8 (la lettre est écrite par Cosimo Collini). [IV, 3727, *Correspondance de Voltaire*, Pléiade]. « *On m'a dit, Monsieur, que vous demandiez les imprimés ci-joints. J'ai l'honneur de vous les envoyer avec des copies d'une lettre que j'ai reçue de Strasbourg. Je vous supplie de vouloir bien communiquer un exemplaire de l'un et de l'autre, à M. Schoepflin [l'historien strasbourgeois Jean-Daniel Schoepflin]. Je vous serai très obligé* ». Il ajoute de sa main : « *Je vous embrasse de tout mon cœur. Quel vilain temps* ».

– L.A., [Colmar 1754 ?, à François Louis Defresney] ; 1 p. petit in-12. [IV, 3808, *Correspondance de Voltaire*, Pléiade]. « *Puisque vous y êtes accoutumé tenez donc, faites encor passer celle cy. J'aimerais mieux écrire à Nicette et surtout voir Mr son pere* ». [Colin et Nicette doit être une comédie pour un théâtre de société de Defresney.]

– L.S., « Voltaire », Colmar 21 août 1754, [à François Louis Defresney] ; 1 p. 1/2 in-4. [IV, 3845, *Correspondance de Voltaire*, Pléiade]. Il a su par sa mère que Defresney était « *revenu en bonne santé, et que vous me conserviez toujours la même amitié. Je profite de la permission que vous m'avez donnée, aussi bien qu'elle, de vous adresser des paquets. Vous ne devez point être surpris de l'adresse de celui que je vous envoie. Vous savez que je reçois quelquefois des lettres de cette personne [probablement Frédéric II] dont il semble que je ne devrais pas en recevoir. Je vous supplie d'ordonner que le paquet soit mis avec sûreté aux chariots de poste. Il m'est arrivé pendant votre absence des ballots de Paris que vous aviez bien voulu souffrir qu'on adressât à votre nom par le carosse. Madame Denis prétend qu'il y en a encor un petit que je n'ai point reçu, et qui pourrait être resté au bureau. Je vous prie d'avoir la bonté de vous en informer. Je me flatte qu'à la fin nous irons à Strasbourg, et que malgré les maladies qui me condamnent à la solitude, je pourrai vous y renouveler les assurances de la véritable amitié* ».

– L.A.S., «V», Colmar 23 août [1754], à François Louis Defresney, « *directeur des postes* » à Strasbourg ; 1 p. in-4, adresse. [IV, 3851, *Correspondance de Voltaire*, Pléiade]. « *Encore une importunité. Je vous prie Monsieur de vouloir bien ordonner qu'on renvoie à Colmar les lettres qui pourront venir pour Madame Denis. Je vous prie encor d'avoir la bonté de m'adresser par la poste, si cela se peut, ou par les voitures, un petit paquet que Mr le prince Louis de Virtemberg a laissé pour moy dans les mains du maître de la porte aux chevaux de Strasbourg. [...] Il est bien triste pour moy de ne vous entretenir que de ces miseres, et encor plus triste de ne vous point voir. J'espere dans le mois de septembre. [...] mille amitiés et mille pardons.* »

– L.S., «V», avec 7 lignes autographes, Colmar 2 octobre [1754, à François Louis Defresney] ; 2 p. in-4. [IV, 3868, *Correspondance de Voltaire*, Pléiade]. « *J'use de votre permission, Monsieur, en vous envoyant ce paquet qui m'est très-essentiel. Si notre ami Toinar allait quelquefois à Paris à la Comédie, je vous*

prierai de l'engager à passer chez un libraire nommé [Michel] Lambert qui vend de bons et de mauvais livres tout auprès de la Comédie française, et qui lui donnerait un paquet pour moi. Si vous pouvez obtenir de ce Toinar qu'il fasse cette petite commission, je vous aurai une obligation très-grande. Madame Denis vous fait mille compliments: elle est tout comme moi; elle vous aime de tout son cœur, et abuse prodigieusement de vos bontés. Elle se sert de votre nom avec une liberté dont elle commence à être honteuse. Il y a trois ou quatre caisses qui doivent arriver, les unes par le coche, les autres par les rouliers; nous vous en demandons bien pardon. Ayez la bonté d'ordonner qu'on les garde. Nous espérons toujours venir les prendre à Strasbourg ». Puis Voltaire ajoute de sa main, à propos d'une pièce composée par Defresney: « Je ne devrais vous parler que de Colin et de Nicette, et point du tout de Toinard. On dit que ce Colin et cette Nicette sont charmants. Strasbourg est donc comme l'ancienne Grèce où les Orphées mettaient leurs vers en musique. Vous jugez bien que je vous en aime cent fois davantage ».

– L.S., «V», Colmar 15 octobre [1754], à François Louis Defresney, « Directeur des Postes à Strasbourg » ; 3/4 p. in-4, adresse. [IV, 3878, *Correspondance de Voltaire, Pléiade*]. « La raison [...] pour laquelle je n'ai pu ni vous écrire ni aller à Strasbourg, c'est que j'ai pensé mourir. Conservez votre belle santé pour les Nicettes les talents et les plaisirs sont faits pour vous et pour votre âge. Je vous félicite bien sincèrement sur les uns et sur les autres ; car je ne ressemble point aux vieilles begueules qui crient contre les péchez qu'elles ne peuvent plus faire. Je voudrais bien être témoin d'une partie de ce que vous faites d'agréable; mais je suis condamné à souffrir au coin du feu: comptez que je ne vous en aime pas moins ».

– L.A., Colmar 9 novembre [1754], à François Louis Defresney à Strasbourg ; 1 p. in-4, adresse. [IV, 3893, *Correspondance de Voltaire, Pléiade*]. « Il faut toujours que jaye à vous remercier mon cher amy. Je vous prie de ne point payer d'avance le port de la malle que vous avez la bonté de m'envoyer. Vous voyez que quand les voituriers sont ainsi payez ils s'acquittent bien mal de leurs commissions. Ce n'est qu'à force de menaces qu'on vient dans le moment d'obliger le maitre de l'auberge qui avait mon balot à le rendre. Il ne me reste qu'à vous dire combien je vous suis obligé, et à quel point je vous aime, et desire de vous revoir ».

– L.A.S., «V», [Colmar] 10 novembre [1754], à François Louis Defresney, « directeur des postes » à Strasbourg ; 1 p. in-4, adresse, cachet de cire rouge aux armes brisé. [IV, 3895, *Correspondance de Voltaire, Pléiade*]. « Je nay que le temps de vous témoigner mes regrets, et de dire à l'aimable pere de Nicette que je pars avec la douleur de ne l'avoir point assez vu et de n'avoir point vu sa fille. Je suis encore plus affligé de n'avoir pu prendre congé de Madame du Frenai. Adieu je pars dans l'espérance de vous dire encor à Strasbourg combien je vous suis dévoué ».

– L.A.S., «V», [Colmar] 14 novembre [1754, à François Louis Defresney] ; 1 p. in-4. [IV, 3898, *Correspondance de Voltaire, Pléiade*]. « J'aimerais mieux vous voir que ma caisse, mon tres aimable enfant. Envoyez la moy comme vous pouvez. Pourvu qu'il n'y ait rien de dérangé je suis content. Permettez que je joigne ce billet pour le directeur des fermes de Strasbourg. Je remets le tout à votre bonté et à votre amitié. Je ne scai sil y a une clef à cette malle. Ne pouriez vous pas

m'envoyer la clef dans une lettre. Faites tout comme il vous plaira. Je suis toujours bien malade et encor plus sensible à vos soins ».

– L.A.S., «V», Lyon 25 novembre [1754], à François Louis Defresney, « directeur des postes à Strasbourg » ; 1 p. in-4, adresse. [IV, 3906, *Correspondance de Voltaire*, Pléiade]. « Mon cher et aimable enfant, je suis bien sensible à votre souvenir. Je regrette Nicette et vous plus que jamais, et beaucoup plus que Madame Goll et mon cavau. Mais desabusez vous de l'idée que je cours après des princesses allemandes. Il est vrai que jay fait cent lieues pour voir Mr de Richelieu à qui je suis attaché depuis quarante ans, et qui m'avait donné rendez vous à Lyon. L'amitié m'a conduit voyla tout le secret de mon voiage. Ce qui n'est pas secret cest mon attachement pour vous et pour made votre mère. Je suis encore plus malade que vous ne m'avez vu. Ma nièce est ma garde, elle vous fait mille compliments. Vale et me ama ».

– L.A., Prangins « pays de Vaud » 15 décembre [1754, à François Louis Defresney] ; 1 p. in-8. [IV, 3924, *Correspondance de Voltaire*, Pléiade]. « Je suis à la campagne pendant lhiver mon cher correspondant et jay été chez Madame Goll pendant l'été. Tout cela n'est pas trop bien arrangé. Le pis est que je suis très malade. Et ma consolation est d'avoir un ami aussi aimable que vous. Je profite de la permission que vous m'avez donnée, j'envoie ce paquet à M. Tabaret. [...] M^e Denis qui n'abandonne pas son malade vous fait ses compliments ».

– L.A.S., «V», aux Délices près de Genève 15 avril [1755, à François Louis Defresney][IV, 4057, *Correspondance de Voltaire*, Pléiade]. Installation aux délices, 1/2 in-8. « Accablé d'ouvriers et de maladies, batissant, plantant dans une retraite qu'on appelle les Délices, et qui sera mon tombeau, je me fais un plaisir de penser que l'aimable père de Nicette s'intéresse toujours à moy ».

– L.A.S., «V», aux Délices 4 mai [1755, à François Louis Defresney] ; 1 p. in-8. [IV, 4068, *Correspondance de Voltaire*, Pléiade]. « Mon aimable correspondant je vous prie de vouloir bien donner cours à l'incluse. Je croyais pouvoir reprendre assez de force pour aller revoir Strasbourg et Manheim mais il faut ceder à mes maux qui me retiennent aux Délices et qui m'empêchent d'en goûter aucune. Voudriez vous avoir la bonté de me mander si je pourai tirer une lettre de change pour la fin de juin sur mad^e votre mere. Les dépenses en batiments assez vilains, m'ont ruiné comme sils étaient beaux ».

– L.S., «Volt », aux Délices près Genève 2 juillet 1755, [à François Louis Defresney] ; 1 p. in-8 (la lettre est écrite par Cosimo Collini). [IV, 4112, *Correspondance de Voltaire*, Pléiade]. « Je vous envoe, Monsieur, l'obligation de Madame votre mère. Si j'étais encor dans le pays, je serais toujours à son service et au vôtre: mais je ne suis plus qu'un Suisse, et un Suisse malade. Ce n'est pas l'état le plus brillant de ce monde. Il est vrai que j'ai une belle maison, de beaux jardins, et de belles vues, sed valeat possessor oportet, comme dit Horace, et ce qu'il ne dit point, c'est qu'il faudrait vivre avec des gens aussi aimables que vous ».

– L.A.S., «V», aux Délices 12 septembre [1755, à François Louis Defresney] ; 1 p. in-8. [IV, 4197, *Correspondance de Voltaire*, Pléiade]. « Nouvelles faveurs que je vous demande aussi bien qu'à madame votre mère à qui je fais mes très humbles compliments. Favorisez mon cher Monsieur ma petite correspondance allemande. Goutez dailleurs de vrayes délices. Ma retraite en a le nom, possédez

la chose. Elle est faite pour vous. La republique de Genève m'a donné à la signature de mon contract, qui était très difficile à faire, les temoignages les plus singuliers de bienveillance ».

– L.S., « V » avec une ligne autographe, Montriond près Lausanne 27 décembre 1755, à François Louis Defresney, « *Directeur des Postes à Strasbourg* » ; 1 p. in-4, adresse, cachet de cire rouge aux armes brisé (la lettre est écrite par Cosimo Collini). [IV, 4308, *Correspondance de Voltaire*, Pléiade]. « *Non assurément, mon très-aimable correspondant, je ne vous oublierai jamais. Mad^e Denis est aussi sensible que moi à votre souvenir. Nous souhaitons la bonne année à Mad^e votre mère, et si vous êtes marié, à Mad^e votre femme. Je ne suis point à mes Délices : je me suis avisé de me faire Suisse dans toutes les formes, et de tenir le lac de Genève par les deux bouts. J'habite une maison très commode auprès de Lausanne, et je compte au printemps aller voir aux Délices les tulipes que j'ai plantées. Je mène dans ces deux maisons une vie douce et tranquille. J'ai trouvé à Genève et à Lausanne des gens sociables remplis de mérite qui n'exigent de moi aucun devoir, et qui contribuent aux agréments de ma retraite. L'impression de l'ouvrage dont vous me parlez, est si ridicule qu'elle n'a pu me causer beaucoup de chagrins, et je suis plus flatté de votre souvenir qu'affligé de toutes ces misères.* Il ajoute de sa main: « *Je vous embrasse de tout mon cœur* ».

– L.A.S., « V », aux Délices 22 mars [1756, à François Louis Defresney] ; 2 p. in-8. [IV, 4415, *Correspondance de Voltaire*, Pléiade]. « *Mille compliments à toute votre famille, mon cher correspondant. Madame Denis vous en dit autant. Je vous supplie de me faire l'amitié de donner cours aux incluses. Si j'avais eu de la santé, et si j'avais pu me séparer de Madame Denis j'aurais été voir jouer à Berlin l'opéra de Mérope que le roi de Prusse a composé sur certaine tragédie de ma façon, et je serais venu vous embrasser à Strasbourg. Je vous conjure de vous faire rembourser des petits frais qui peuvent vous être occasionnez par les libretz que je prends avec vous* ». [Voltaire écrit dans ses Mémoires: « *Le roi de Prusse est revenu à moi, il m'envoya en 1755 un opéra qu'il avait fait [...] C'était sans contredit ce qu'il avait jamais fait de plus mauvais* ».

– L.A.S., « V », aux Délices 12 octobre [1756, à François Louis Defresney] ; 1 p. in-8. [IV, 4588, *Correspondance de Voltaire*, Pléiade]. Au sujet de la bataille de Lobositz, où Frédéric II a battu les autrichiens (1^{er} octobre). « *Je me flatte mon cher correspondant que vous avez bien voulu donner cours à mes petites dépeches. Ce serait aujourd'hui l'occasion d'écrire au Roy de Prusse. Autrefois il daignait m'informer de ses victoires. Je ne sais si la grande bataille dont on parle est vraie. Auriez vous quelque détail, s'il y a une relation voudriez vous me la faire parvenir? J'aimerais encor mieux que vous me parlassiez de vous. Je vous embrasse de tout mon cœur* ».

– L.A.S., « V », aux Délices 23 novembre [1756, à François Louis Defresney] ; 1 p. in-8. [IV, 4615, *Correspondance de Voltaire*, Pléiade]. Guerre de sept ans. « *Il y a donc eu du roman dans votre affaire. Vous aviez sans doute commencé le roman par la queue. Vivez heureux. On dit que les 24 mille hommes vont marcher, et que les Russes pataugent déjà dans les neiges de Prusse. S'il y a quelque chose de vrai, un mot à l'hermite. Voulez vous bien donner cours à cette lettre pour le pays de nos feaux allies. En voici une pour Colini. Je vous embrasse de mon hermitage* ».

– L.A.S., « V », aux Délices 4 juin [1757, à François Louis Defresney]; 1 p. in-8. [IV, 4787, *Correspondance de Voltaire*, Pléiade]. « *Mon cher correspondant veut-il bien donner cours aux incluses ? J'avais envoyé par la Suisse une lettre au 1^{er} ministre de l'Électeur palatin. Il ne l'a point reçue. Je m'adresse à M. du Frenay et je compte sur ses bontez.* » Joint une L.A.S. de Defresney à Voltaire, Strasbourg 5 avril 1757 (2 pages in-4, adresse), à propos de vers envoyés par M. Léon, dont il rejette la paternité : « *Je n'ai fait de ma vie que quelques couplets, et je mourrais de honte, si vous les voyez* » ; sa femme est en train d'accoucher ; il regrette que Voltaire ne fasse pas son voyage projeté à Mannheim.

– L.A.S., [Ferney fin 1765, à James ou Henry Grenville] ; 1 p. obl. in-16 au dos d'une carte à jouer, contrecollée sur un feuillet oblong in-8 ; en anglais. [VIII, 9340, *Correspondance de Voltaire*, Pléiade]. « *To morow at dinner, at two o'clock, without any ceremony and with much respect. The old, the sick and the blind, Volt.* » En marge, le destinataire indique que Voltaire répond ainsi à sa carte lui annonçant son arrivée à Genève en 1765. Il s'agit du diplomate anglais, Henry Grenville (171-1784), qui revient de son ambassade en Turquie, ou de son neveu James (1742-1825, futur lord Glastonbury), qui l'accompagnait. (ADER Nordmann, vente aux enchères salle Favart, Paris, 26 novembre 2015, lot n° 236)

ADDENDA

Notre rubrique, déjà largement ouverte, ne saurait évidemment recenser tous les documents relatifs au XVIII^e siècle venus à notre connaissance et passant en vente ou sur catalogue. Encyclopédies, ouvrages originaux de Diderot ou D'Alembert et documents exceptionnels se rapportant à notre période sont signalés dans ce supplément à notre rubrique principale.

D'ALEMBERT Jean Le Rond (1717-1783).

– *Traité de l'équilibre et du mouvement des fluides, pour servir de suite au Traité de dynamique*. A Paris, chez David l'ainé, 1744. In-4 de XXXII-(8)-458-(2) pp., demi-veau, dos orné à cinq nerfs, pièce de titre rouge (reliure du XIX^e siècle). Vignette de titre gravée par Duflos, 10 planches dépliantes. (*Bonnefoi Livres Anciens*, cat. 165, lot n° 4)

– *Œuvres philosophiques, historiques et littéraires* (...). Paris, Jean François Bastien, An XIII (1805). 18 vol. in-8, plein veau raciné de l'époque, dos lisses ornés d'un décor consulat de compartiments entièrement garnis d'une résille et palettes dorées, pièces de titre et de tomaison de maroquin bordeaux et bleu, roulette d'encadrement sur les plats, filets dorés sur les coupes, portrait gravé de l'auteur en frontispice et une planche dépliant. (Librairie Hatchuel, cat. 65, lot n° 2)

– *Elémens de Musique théorique et pratique, suivant les principes de M. Rameau* (...). Nouvelle édition, revue, corrigée & considérablement augmentée. Lyon, Jean-Marie Bruyset, 1772. (2) f., xxxvj, 236, (3) p., 10 planches dépliantes en fin. (Librairie Hatchuel, cat. 66, lot n° 1)

D'ALEMBERT Jean Le Rond & DIDEROT Denis.

– *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers.*
Edition de Genève, Pellet, 1777-1779, 39 volumes in-4 (26x21cm), les trois derniers complets de toutes leurs planches. Reliure de l'époque pleine basane en bon état après quelques discrètes restaurations.
(<http://www.befr.ebay.be/itm/Encyclopedie-Dictionnaire-des-Sciences-Diderot-et-D'Alembert-1777-1779-Pellet>)

– *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers.*
Mis en ordre et publié par M. Diderot ; et quant à la partie mathématique, par M. d'Alembert. Troisième édition. Genève, Jean-Léonard Pellet, Neuchâtel, Société typographique, 1778-1779, 39 forts volumes in-4, dont 36 de texte et 3 de planches, texte sur deux colonnes, et 445 planches gravées, dont deux portraits-frontispices, basane fauve marbrée, dos à nerfs cloisonnés et

fleuronnés, pièces de titre et de tomais, tranches rouges (reliure de l'époque). En dépit de la mention de « troisième édition » portée aux titres, il s'agit bien de la cinquième sortie de l'*Encyclopédie* de Diderot, si l'on compte les éditions de Lucques (1758) et de Livourne (1771-1775), rares en France, mais qui ont participé à la diffusion de l'œuvre. Seconde édition entreprise sous la direction de Panckoucke (déjà éditeur du Supplément de la première édition, en 1776-1777), elle fut d'abord tirée à 4000 exemplaires, suivis de deux tirages de 2000 exemplaires chacun, et est souvent désignée par le sigle STN (= Société typographique de Neuchâtel). Volumes de texte : 1. A-Ak (LXXXVIII-784 pp., avec un portrait-frontispice de d'Alembert, gravé par Cathelin d'après Cochin, et le tableau dépliant du système des connaissances humaines). – 2. Al-Ao ([4]-823 pp., avec un portrait-frontispice de Diderot gravé par cathelin d'après Cochin).
(Librairie *Teissèdre Fabrice*, mars 2016, cat. 395, lot n° 373)

DIDEROT Denis (1713-1784).

– *Pensées philosophiques*. La Haye, Aux dépens de la Compagnie, 1746. In-12, veau marbré, filet à froid, dos lisse orné, pièce de titre rouge, pièces d'armes en tête et queue, tranches rouges (Reliure de l'époque). Tchermersine, t. II, p. 919. Édition originale. Un frontispice anonyme gravé sur cuivre, dans le genre d'Eisen, représente la Vérité enlevant son masque à la Superstition qui, renversée sur un sphinx et un dragon, tient un sceptre rompu tandis que sa couronne roule à terre. (Binoche & Giquello. Paris. Bibliothèque Jean Viardot)

– *Lettres sur les aveugles, à l'usage de ceux qui voyent*, S.n., A Londres 1749, in-12 (10,5x17,2cm), 150 pp., relié. Édition à la date de l'originale, après les 3 états de la première émission, et illustrée de 6 figures de tables mathématiques. Reliure en demi chagrin rouge milieu XIX^e. Dos à nerfs orné de 4 fleurons caissonnés et décorés. Fente sur 1,5 cm au mors supérieur en tête. Page de titre relativement brunie.
(<http://www.ebay.fr/itm/3220783>)

– *Essais sur la peinture*. Paris, Fr. Buisson, An IV [1795]. In-8, plein basane de l'époque, dos à nerfs orné de caissons fleuronnés et cloisonnés, (2) f. de faux titre et titre, iv, 415 p. Édition originale de la première publication de librairie des écrits esthétiques de Diderot, par François Buisson « *imprimeur libraire journaliste* », probablement d'après les manuscrits provenant de la bibliothèque de Grimm. Le recueil contient des articles donnés pour la Correspondance littéraire de 1766, distribués en sept chapitres, suivi des « Observations sur le salon de peinture de 1765 ». (Librairie *Hatchuel*, cat. 65, lot n° 41)

– *Œuvres philosophiques et dramatiques*. Amsterdam, 1772. 6 vol. in-12, plein veau porphyre de l'époque, dos à nerfs guillochés ornés de compartiments fleuronnés et cloisonnés, tranches rouges. La première édition « scientifique » exacte et méthodique, des œuvres de Diderot, demeurée non décrite jusqu'à l'article de R.-A. Leigh (A neglected 18^e c. edition of Diderot's works, in « French Studies », VI, p. 148-152, T. 1, avril 1952) qui soulignait son intérêt majeur et étudiait ses particularités par rapport à l'édition fautive en 6 volumes in-8°, parue également sous l'adresse d'Amsterdam, 1772. C'est en réponse en

cette édition fautive que Diderot, aurait fait paraître la présente édition in-12° « imprimée à coup sûr à Paris, certainement publiée avec l'autorisation du philosophe. De plus, elle ne contient pas certains textes dont il ne cherchait pas à réclamer la paternité » (Adams, A1). Exemplaire bien complet des faux-titres et des 20 planches : un frontispice et une planche au tome I, 11 planches gravées au tome II, et 7 planches dépliantes au dernier volume. (Librairie *Hatchuel*, cat. 66, lot n° 48)

DIDEROT Denis, HOLBACH Paul Thiry, baron d' (1723-1789) et VOLTAIRE François Marie Arouet, (1694-1778).

– Manifeste des Lumières philosophiques clandestines, in-8, plein maroquin rouge de l'époque, dos lisse fleuroné et cloisonné, pièce de titre de maroquin vert bronze, triple filets d'encadrement sur les plats, filets sur les coupes, tranches dorées.

1 – [Diderot (Denis), Holbach (Paul Thiry, baron d')]. *Abrégé du Code de la Nature*, par M. Mirabaud (...). Londres [i.e. Paris?], 1770. 16 p. titre inclus.

2 – [Voltaire]. *Les Questions de Zapata*, Traduites par le sieur Tamponet Docteur de Sorbonne. Leipsik, 1766 [i.e. Genève, 1767]. 43 p.

3 – [Voltaire]. *Rélation (sic) du bannissement des jésuites de la Chine*. Par l'Auteur du Compère Matthieu. Amsterdam [Genève], 1769. 28 p.

4 – [Voltaire]. *Le dîner du comte de Boulainvilliers*, par Mr. St. Hiacinte. S.l.n.d. [Genève, Cramer, 1767]. 47 p.

1 – Rarissime édition originale et unique, tirée à quelques exemplaires, du dernier chapitre du *Système de la Nature* (chap. XIV) publiée simultanément à l'ouvrage dont il fait la synthèse et tire des conclusions radicales. « *Cet opusculé, grâce à sa forme succincte, son style oratoire et son contenu matérialiste est devenu une sorte de manifeste des Lumières philosophiques clandestines* » (Martin Skrzypek in *Le Matérialisme du XVIIIe et la littérature clandestine*, p. 264 sq., qui donne un bon résumé de la question de l'attribution). Le texte a été très tôt attribué à Diderot (dès Domère dans son édition du *Système de la Nature* de 1822), puis « avec une presque certitude » par Assézat, dans son édition des œuvres complètes de Diderot (T.IV, p. 107) jusqu'à Roger Lewinter (O.C. Club Français de Livre, VIII, 305). J. Vercruysse (*Bicentenaire du Système de la Nature*, Paris, 1970, p. 12-13), signale les analogies indiscutables de forme et de style de ce texte avec les autres productions de Diderot. D'autres auteurs ont pu y voir la main de Naigeon (Naville) ou de S. Maréchal (Dommanget). Un unique exemplaire de cet ouvrage est recensé dans les bibliothèques françaises (B.M. de Niort). WorldCat ne recense que quatre autres exemplaires dans le monde (British L., Nat. Lib. of Scotland, Zentralbibliothek Zurich, Univ. of California L.A. Manque à la BnF).

2 – Édition en 43 pages à la date de l'originale. « *Ces questions consistent dans soixante-sept difficultés contre l'Ancien et le Nouveau Testament et contre l'infaillibilité de l'Église* » (Grimm, Correspondance littéraire, VII, avril 1767, p. 283). (Bengesco, 1717. Voltaire à la BN, 4095).

3 – Réimpression, avec le même nombre de pages, de l'originale parue l'année précédente. (Bengesco, 1758. Voltaire à la BN, 4160).

4 – Édition genevoise non datée, texte corrigé de l'édition originale. (Bengesco n°1750, p. 216. Voltaire à la BN, n°4140). Contient en tête : [Voltaire]. *L'Examen important de Milord Bolingbroke* (...). Londres, 1771. III-VIII,

190 p. (sans la p. de titre, défaut de papier en coin p. 189). Précieux exemplaire en maroquin de l'époque.
(Librairie *Hatchuel*, cat. 66, lot n° 47)

DIDEROT Denis et STANYAN Temple (1675-1752)

– *Histoire de Grèce*, traduite de l'Anglois de Temple Stanyan. A Paris, Chez Briasson, 1743. 3 vol. in-12 de LXVIII-272 pp., erreurs de pagination sans manque ; (4)-444 pp. ; (4)-352 pp., demi-basane verte, dos lisse orné, pièces de titre en maroquin rouge (relié vers 1800). Edition originale de la traduction française de Diderot. Précieux exemplaire offert par Denis Diderot à l'indianiste et traducteur français Abraham Anquetil-Duperron (1731-1805) avec la mention par M. Diderot Ex dono autoris. L'exemplaire est annoté de sa main, avec des dates en marge et quelques corrections et précisions – pour l'essentiel concentrées dans le tome I. Ex-libris autographe Anquetil Duperron.
(*Bonnefoi Livres Anciens*, cat. 165, lot n° 54)

VOLTAIRE François-Marie Arouet, dit (1694-1778).

– *Dictionnaire philosophique, portatif*. Nouvelle édition, Revue, corrigée & augmentée de divers Articles par l'Auteur. Londres, 1765. In-8, plein veau brun de l'époque, dos à nerfs orné de compartiments fleuronés et cloisonnés, pièce de titre de maroquin bordeaux, triple filet doré sur les plats, dentelle intérieure, tranches rouges, (2) f., 308 p. (mors frotté, une épidermure, qqs rouss). Edition parue un an après l'originale. Les articles ajoutés : Catéchisme du Jardinier – Enthousiasme – Liberté de penser – Nécessaire – Persécution – Philosophe – Sens Commun – Tolérance. (Bengesco, 1401. Voltaire à la BN, 3581). Cet exemplaire contient 14 pages calligraphiées à l'époque et numérotées à la suite de l'ouvrage (p. 309 et s.), retranscrivant d'autres pièces de Voltaire : Épître à Euranie – Madrigal à Mlle Salé – Le Cantique des Cantiques, avec des commentaires de la même main, tirés de la presse de l'époque. Provenance : Chrétien-François de Lamoignon (Paris, 1735-1789), homme des Lumières, Garde des Sceaux à l'origine de « l'Édit de Tolérance » de 1788, avec l'étiquette ex-libris imprimée : « Bibl. Lamoniana ». (Catalogue des livres de la bibliothèque de feu M. de Lamoignon, Garde des Sceaux de France, Paris, Mérigot, 1791-1792, vol. I, p. 144, n° 1333). À sa mort, la bibliothèque fut acquise en totalité par Jean-Gabriel Mérigot (1738-1818) qui en dressa un catalogue pour la vente. Des Lamoignon, Voltaire avait dit : « *Ils nettoient nos lois de la rouille ancienne de la barbarie* » (in Défense de Louis XIV, O.C., T. 71C (2008), p. 197-268).
(Librairie *Hatchuel*, cat. 66, lot n° 160)

Liste des Catalogues utilisés :

ADER Nordmann, vente aux enchères salle Favart, Paris, 26 novembre 2015.

ADER Nordmann, vente aux enchères salle Favart, Paris, 22-23 juin 2016.

ALDE, cat. du 16 décembre 2015.

ALDE, cat. du 19 mai 2016.

Art et Autographes, cat. 74.

Art et Autographes, cat. 75.

Autographes des siècles, Lyon, cat. 10.

Autographes des siècles, Lyon, cat. 11.

Binoche & Giquello. Paris. Bibliotheque Jean Viardot, autographes et manuscrits, vente Drouot-Richelieu du 1 juin 2016.
Bonnefoi Livres Anciens, cat. 163.
Bonnefoi Livres Anciens, cat. 165.
Christie's, Paris, vente du 2 décembre 2015.
Le Jardin des Muses, automne 2015, cat. 36.
Les Autographes, été 2015, cat. 140.
Les Autographes, hiver 2015, cat. 141.
Les Autographes, printemps 2016, cat. 142.
Les Autographes, été 2016, cat. 143.
Les Neuf Muses, cat. Balbec octobre 2015.
Librairie de l'Abbaye-Pinault, cat. 358.
Librairie de l'Abbaye-Pinault, cat. 359.
Librairie Hatchuel, cat. 65.
Librairie Hatchuel, cat. 66.
Librairie *Le feu follet*, cat. janvier 2016.
Librairie *Teissèdre Fabrice*, décembre 2015.
Librairie *Teissèdre Fabrice*, mars 2016, cat. 395.
Librairie *Signatures*, novembre 2015, cat. 12.
Librairie *Sourget Amélie*, cat. 18, printemps 2016.
Livres rares, Michel Bouvier, cat. 71.
Livres rares, Michel Bouvier, cat. 72.
Manuscripta, cat. décembre 2015.